

A low-angle photograph of a man in a red beanie, a patterned t-shirt, and olive green pants, captured mid-air in a dynamic pose. He is wearing a watch on his left wrist and colorful sneakers. The background is a modern glass skyscraper with a grid-like structure, reflecting the sky. A circular logo in the top left corner contains the text 'star wax' and 'DJ lifestyle magazine'. In the bottom right corner, the text 'SPÉCIAL STREET DANSE' is written in a bold, stylized font.

star
wax
DJ lifestyle magazine

Star Wax vous est offert par Compos-it / n°38 - Printemps 2016 - Yannan Olur

**SPÉCIAL
STREET
DANSE**

PHANTOM

IMPLOSIVE SOUND



SILVER PHANTOM

3000 Watts · 105 dB

LE MEILLEUR SON AU MONDE

Pour la première fois, une enceinte connectée révolutionnaire émet un son ultra-dense à impact physique. Phantom intègre toutes les inventions révolutionnaires de Devialet, leader mondial de la HiFi haut de gamme.

DEVIALET

INGÉNIERIE ACOUSTIQUE DE FRANCE

VIVEZ L'EXPERIENCE PHANTOM CHEZ L'UN DE NOS PARTENAIRES PREMIUMS

LA MAISON DE LA HI-FI
4 rue Matheron
13100 Aix en Provence

EASYLOUNGE
2793 chemin de St-Claude
06600 Antibes

CLUB-HIFI
78 avenue de la République
33200 Bordeaux

L'ODYSSÉE MUSICALE
5 rue Terrasse
63000 Clermont-Ferrand

HIFI VAUDAINÉ
5 rue Lakanal
38000 Grenoble

L'AUDIOPHILE
1, Place de Paris
L-2314 Luxembourg

TEDD CONNEXION
5 Avenue de Saxe
69006 Lyon

L'AUDITORIUM
22 rue Jean Jaurès
44000 Nantes

PRÉSENCE AUDIO CONSEIL
10 rue filles du calvaire
75003 Paris

HIFI 35
7 rue des Fossés
35000 Rennes

LE SALON ACOUSTIQUE
19 A avenue de la Paix
67000 Strasbourg

PLAY
88 Allées Jean-Jaurès
31000 Toulouse

LE STUDIO HIFI
8 rue au Pain
78000 Versailles

Et aussi chez

ADHF, Audio Electronique, Audio Prestige et Vintage, Les Artisans du son, L'Audiophile Tours, L'Auditorium Le baule, Auditorium Le Bourhis, AVMD, Bonnet, Connexion Beaune, Connexion Etoile sur Rhone, Crystal Technology, Diva Monaco, Espace Cinéma, Microstor, Musical Center MHC, Tendence Audio, Visuel 27

Cela fait un moment que germe dans mon esprit l'idée de consacrer un numéro complet de Star Wax afin de mettre en lumière la danse, l'un des plus vieux arts de la planète. En tant que magazine lifestyle urbain nous avons donc décidé de présenter, de manière non-exhaustive, les figures de la street danse hexagonale. Les danses de rue qui se pratiquent sur les musiques électroniques, la soul ou le funk. Alors oui ce sommaire manque cruellement de créatrices ou danseuses. Pourtant la mixité est une des composantes de la discipline. À propos de richesse, comment vous éclairer sur les danses hip-hop, toutes issues du locking, du popping et du break, les fondements du genre ? Elles mêmes sont héritières d'autres cultures. Ainsi pourquoi le voguing, courant principalement composé de gays, est-il lié au hip-hop ? Comment décrypter chaque danse ? Et de quelle manière cet univers urbain s'intègre-t-il à un roman tel Les Trois Mousquetaires ?

Autant de questions à l'heure où deux chapelles se confrontent quant à la décision de créer, ou pas, un diplôme d'État de danseur hip-hop. S'il est coutume d'entendre chez les danseurs que leur pratique n'est pas assez valorisée, il faut savoir que c'est pourtant bien la danse qui bénéficie de la plus grande part d'aide du budget global alloué au hip-hop en France. Certes ce n'est pas assez comparé aux cultures qui font partie des meubles du patrimoine français. Sauf que ces danses viennent de la rue. À ce titre, ne doivent-elles pas y rester afin de garder leur essence ? Pourtant l'intention de ce numéro n'est pas s'attarder sur ce dossier brûlant. Cette trente-huitième édition de Star Wax a surtout pour vocation de vous pousser délicatement vers la piste de danse, d'une école ou directement d'un club, afin de vous amuser en exécutant, en silence et en rythme, quelques pas. La danse est magique ! Personnellement, lorsque la musique est synchronisée aux mouvements d'un(e) voire de plusieurs danseuses ou danseurs, cela me donne des frissons.

- 08 - Racines
- 10 - Rare Wax
- 11 - Lifestyle
- 14 - Sneakers & danse hip-hop
- 16 - Dj One Up
- 22 - Yaman Okur

**SOMMAIRE
STAR WAX 38**

**SPÉCIAL
STREET DANSE**

star wax
www.starwaxmag.com



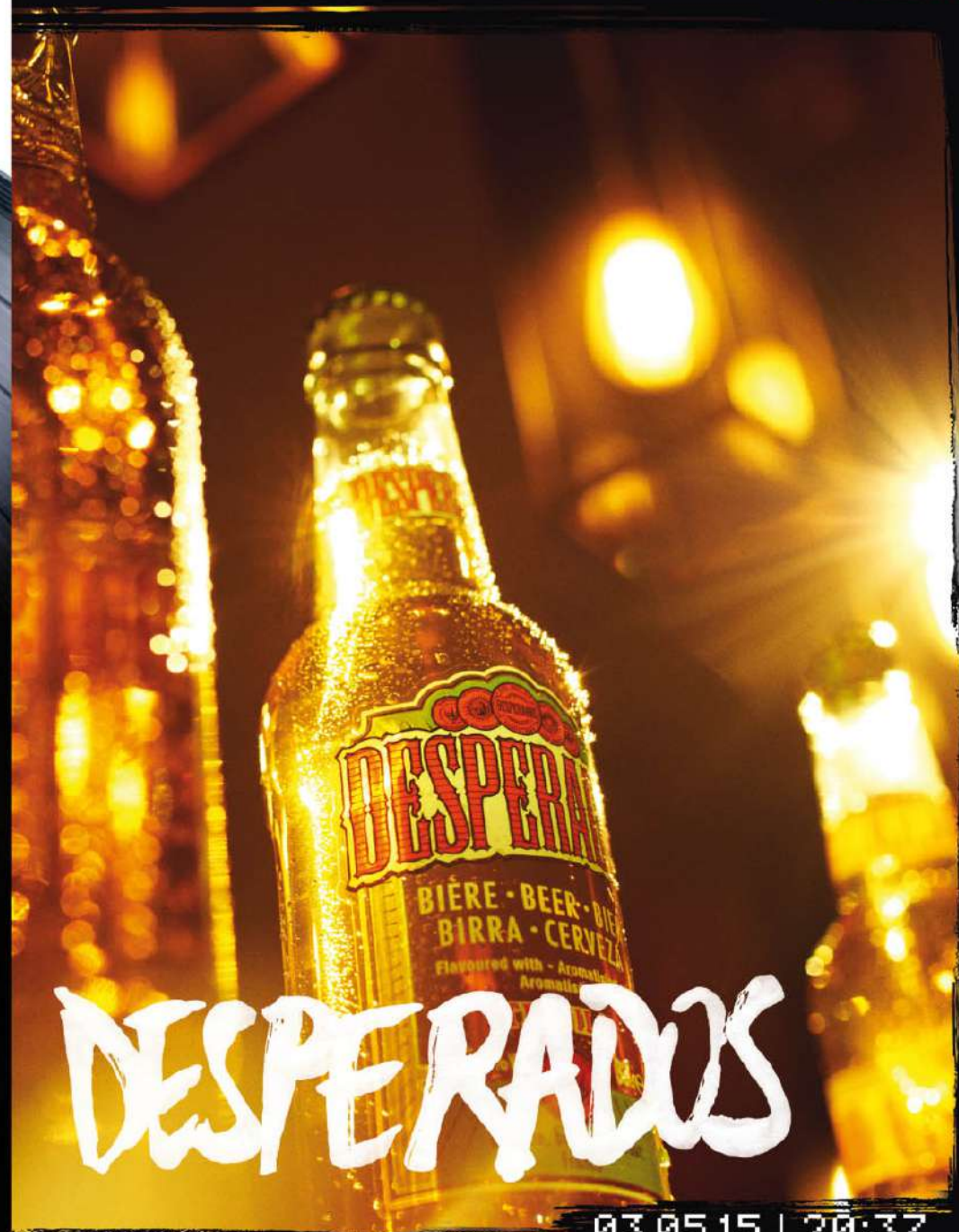
33 1/3 RPM

Time : 21:57

© 2015 Compis-4
Vincent Collin, 13 Biais
Daniel Bourdieu, 13
13 Guitres

- 26 - Mother Lasseindra Ninja
- 30 - Didier Firmin aka Tijo Aimé
- 34 - Franck 2 Louise
- 38 - BeatDance Contest
- 42 - Report
- 46 - Chroniques

DESPERADOS



Crédit photo : Ben Stockley

03.05.15 | 20:37

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ. À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.



Danseurs de rue devant l'entrée du Savoy Ballroom, à Harlem - Circa 1940

Extrait du livret du coffret vinyles Harlem Jazz 1930-1951 (Mca Records)

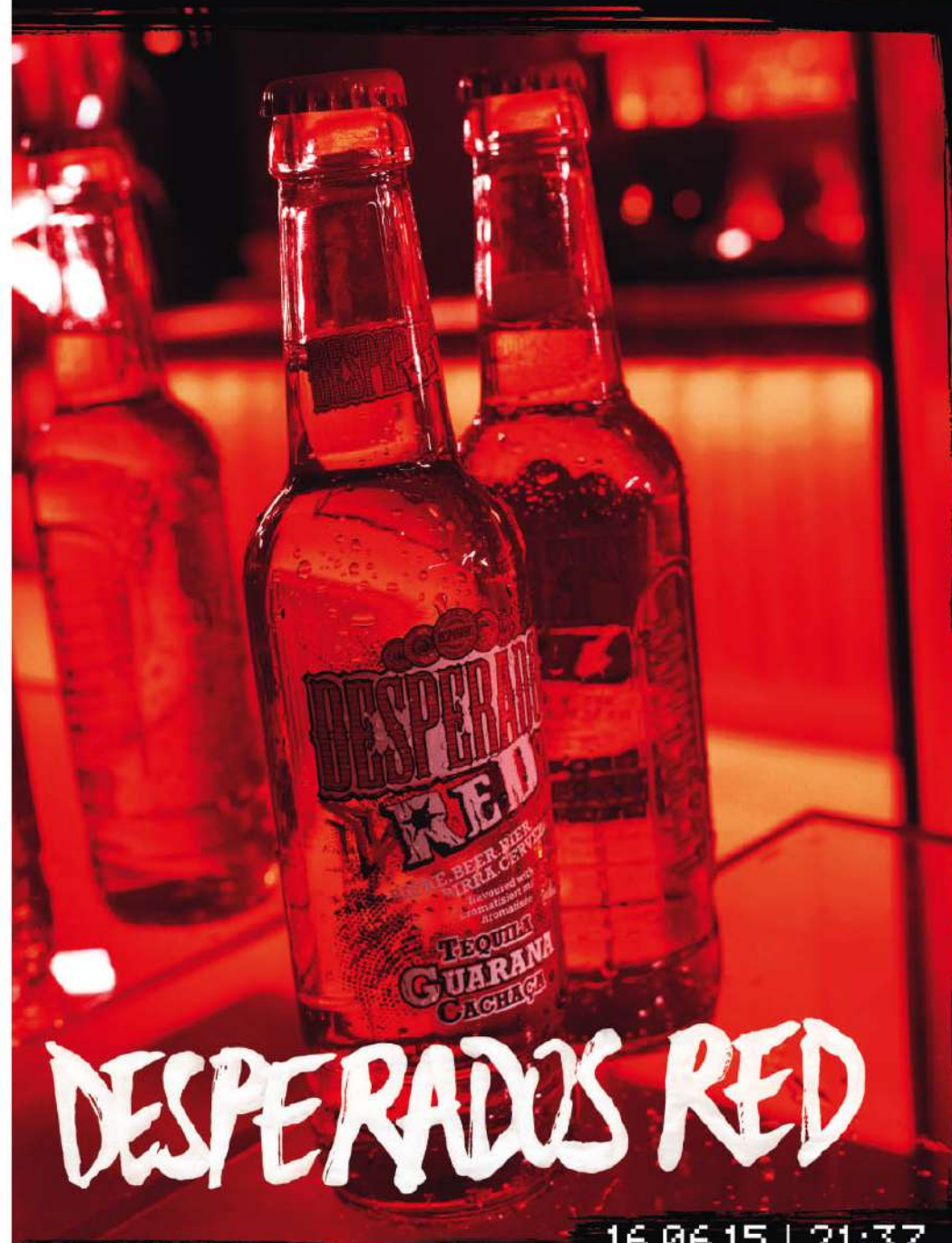
- Fondateur & rédacteur en chef : Juan Marcos Aubert - Direction artistique : Julien Douek et Snik88 - Rédaction : Vincent Caffiaux, Czav, Damien Baumas, Dj Barney, Ill'Yo, Yugson, Dj Coshmar - Photographes : Nathalie Savale, Manu Dorlis, Yaman Okur, Cisco Lightpainting...
 - Ont participé : Colette Aubert, Lou Germain, Morgan de Juste Debout, E-Kyoz, Frankie Numi, Doc Krns, Christophe Hager, Nicolas Ossywa, Dj Da Oof, Franklin Roulot, Clément Goupil Tiers...
 - Marketing : ness@starwaxmag.com - Couverture : Yaman Okur par Yaman Okur - N°ISSN : 1967-2160 - Tirage : 25 000 exemplaires - Imprimé en France : trimestriel nationale gratuit. Liste détaillée des 650 points de diffusion disponible via le footer sur www.starwaxmag.com - Star Wax est édité par Compos-it (2000 - 2016) - Adresse de rédaction : 120 rue Edouard Vaillant, 93100 Montreuil - info@starwaxmag.com



DanseAujourd'hui.fr

Le site de référence des spectacles de danse

DESPERADOS



DESPERADOS RED

Crédit photo : Ben Stockley

16.06.15 | 21:37

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ. À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.

MIME, ARTS MARTIAUX OU RYTHMES AFRICAINS, LES CHORÉGRAPHIES URBAINES ABSORBENT UN NOMBRE CONSÉQUENT DE CULTURES. UNE PARTICULARITÉ QUI FAIT NOTAMMENT LA RICHESSE DES DANSES HIP-HOP. DES RACINES PARFOIS INÉDITES MAIS QUI ALIMENTENT AUJOURD'HUI UNE DISCIPLINE PARTICULIÈREMENT PRISÉE, TANT PAR LES POINTURES DE L'ART CONTEMPORAIN QUE PAR LES RÉALISATEURS DE CLIPS.



DANSES URBAINES: LES ORIGINES!

Les différentes danses hip-hop ne sont pas apparues de rien. Elles sont le fruit de plusieurs cultures qui ont interféré à des degrés divers. L'apport du kung fu est évident. Ici la similitude entre les chassés et la danse au sol (foot ou legwork) s'impose de manière naturelle. Autre contribution, la capoeira se trouve sublimée. Outre la dimension politique revêtue par ce sport brésilien, les mouvements sont souvent assimilés lors des battles. Le mime n'est pas en reste avec le locking. La poésie exhalée par les pièces de Marcel Marceau ou de Lindsay Kemp est même revendiquée par les adeptes du « verrouillage ». À noter que cette danse se pratique debout et joue avec les traits du visage et les poignets. Par contre, à la différence de la pantomime, cette activité se pratique souvent sur des rythmes rapides.

Au plan musical, James Brown a un ascendant évident sur les chorégraphies urbaines. Là encore les influences sont nombreuses. Les comédies à base de claquettes et un film tel « West Side Story » marquent fortement (le mot n'est pas faible) le dispositif du ballet, au travers des clips.

Lancés par le Godfather, le good foot et le popcorn assument, à ce titre, une filiation directe avec les théâtres de Broadway (1). À la différence de l'auteur de « I Feel Good », Michael Jackson ne contribue pas ouvertement mais utilise les techniques propres au hip-hop... Il suffit d'observer son fameux moonwalk pour saisir l'impact de cette culture sur sa production. Outre le funk, la disco du barrio délace les chevilles grâce à des syncopes cuivrées. Plus généralement la production afro-américaine des 70's sert de support aux improvisations actuelles. C'est le cas du mythique programme télé « Soul Train » où transpire, sur le dancefloor, un large public. Évidemment l'Afrique occupe une place particulière chez les danseurs. Cousin caribéen du rap, le registre dancehall génère ainsi des balancements pour le moins suggestifs. Le mimétisme est bluffant. À la vue de ces déhanchements comment ne pas songer au mbalax sénégalais et à la danse dite du ventilateur ?

Avec ce capital créatif particulièrement riche, rien d'étonnant que les danses hip-hop soient, aujourd'hui, prisées par des créateurs contemporains comme Bill T. Jones (auteur d'un spectacle remarquable consacré à Fela), Carolyn Carlson et Marie-Claude Pietragalla. Ou bien encore par le festival Suresnes Cités Danse, lien éclatant entre les arts savants et populaires.

(1) Source : www.breakdancecrew.net/histoire/

RENCONTRE INTERNATIONALE DE DANSES HIP HOP

HIP-HOP • HOUSE • LOCKING • POPPING • EXPERIMENTAL • DANCEHALL



06 MARS 2016 • PARIS ACCOR HOTELS ARENA



RÉSERVATIONS POINTS DE VENTE HABITUELS • WWW.JUSTE-DEBOUT.COM

#JUSTEDEBOUT #STANDUP • @JUSTE DEBOUT - PAGE OFFICIELLE • @JUSTEDEBOUT • @JUSTEDEBOUTPROD • @JUSTEDEBOUT_OFFICIEL

LUMENGO HUGO DIT « YUGSON » USE SES SNEAKERS SUR LE BITUME OU LES PISTES DE DANSE DEPUIS PLUS DE VINGT-CINQ ANS. MEMBRE DU MYTHIQUE WANTED POSSE FONDÉ EN 1993, ET DE SERIAL STEPPERZ CREW, IL FAIT PARTIE DES RÉFÉRENCES INTERNATIONALES DANS LES BATTLES HIP-HOP. ÉGALEMENT DJ ET DIGGER, IL NOUS RÉVÈLE CINQ STANDARDS PROPRES À CINQ DISCIPLINES DE LA STREET DANSE. DANS LE MILIEU ILS APPELLENT CES TITRES DES CLASSIQUES. CERTAINS SONT, AUJOURD'HUI, DIFFICILES À TROUVER EN PRESSAGE ORIGINAL.

POPPING BATTLE

Baron Zen / Burn Rubber
(Dorm Funk Remix - 2007)

C'est un maxi que j'ai trouvé au Japon, à Shibuya ...
Je l'avais entendu à la finale de la Oldskool Night,
une battle de popping au Japon.



LOCK-IN BATTLE

James Brown / Rapp Payback
(Where is Moses) -1980

C'est un classique dans la culture du locking. C'est un de mes morceaux préférés de James Brown. Petite dédicace à P-Lo.



HOUSE DANCE

Steve Poindexter / Computer Madness -1989

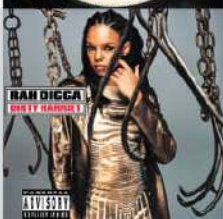
C'est un classique dans la communauté de la house dance. La première fois que je l'ai entendu, c'était au club du Shelter à New York City.



BATTLE HIP-HOP

Rah Digga / Lessons of Today
(extrait du Lp Dirty Harriet - 2000)

Pour moi c'est le morceau qui chauffe directement dans un batle. Du genre morceau pour le premier tour, entre deux grosses têtes de la danse.



BBOY BATTLE

Michael Viner's Incredible Bongo Band / Apache (extrait du Lp Bongo Rock - 1973)

Le classique des classiques, pour tous les Bboys.
J'adore la partie avec les percussions.



TOP 5
YUG
SON
TOP 5
YUG
SON
TOP 5
YUG
SON
TOP 5
YUG
SON
TOP 5
YUG
SON





X



Photo : Alun (b)

Réalisation : Bee & See X Star Wax

Produits exclusivement disponibles à
www.beeandsee.com**Page de gauche**

Clé Usb 8 Giga Stormtrooper
Clé Usb 8 Giga Thor
Bonnet Obey Predator
Coque Iphone Marcelo Burlon Snake
Clé Usb 8 Giga Minion
Câble Usb ultra plat
Enceinte Audiobot Bluetooth 7
Enceinte Audiobot Gold 3
Clé Usb 8 Giga Spiderman
Clé Usb 8 Giga Boba Fett

Page de droite

Casque Jet Vintage DMD Woodstock
Longboard Duster Grateful Dead
Sac Sandqvist Jack Ground Olive
Clé Usb 8 Giga Ewok
Lampe Led Skull
Clé USB 8 Giga Minion
Tee-Shirt Obey Henry Rollins
Câble Usb Color Cables



ALORS QUE LE PHÉNOMÈNE SNEAKERS EST INSTALLÉ EN FRANCE DEPUIS PLUSIEURS ANNÉES, CERTAINS CONTINUENT D'ACHETER DES BASKETS POUR UN USAGE QUI LEUR EST TRÈS PERSONNEL : LA DANSE HIP-HOP. NE POUVANT SE PERMETTRE DE CHANGER CHAQUE JOUR DE PAIRES, ILS RECHERCHENT AVANT TOUT UN CONFORT ET UNE PERFORMANCE TECHNIQUE. EN TÂCHANT CEPENDANT D'ALLIER LE TOUT AVEC STYLE. AINSI, LA SNEAKER S'IMPOSE DEPUIS TOUJOURS COMME L'UN DES ÉLÉMENTS CLÉ DE LA TENUE DU DANSEUR. LA CITATION DE MATHIEU KASSOVITZ RÉSUME BIEN L'ENJEU : « LA BASKET EST AU HIP-HOP, CE QUE LE CRUCIFIX EST AU CHRÉTIEN »

SNEAKERS ET DANSE HIP-HOP EN FRANCE DES ANNÉES 80 À NOS JOURS

1980-1985

Au début des années 80, la culture hip-hop débarque en France avec l'apparition des premières radios libres, laissant s'exprimer des Djs comme Dee Nasty ou Sydney. En 1982, le NYC Rap Tour invite Afrika Bambaataa, Futura 2000 ainsi que le Rock Steady Crew à se produire en live dans plusieurs salles parisiennes. Et permet à toute une jeune génération de découvrir, de visu, les fondateurs du mouvement hip-hop, et par conséquent toute la culture qui en découle. Le Bataclan deviendra le lieu de référence, là où une grande partie de la scène hip-hop se regroupe sur les sons de Dj Chabin. Accompagnée de nombreux danseurs, elle s'affronte (en battle), faisant de la danse l'élément le plus important de ces débuts. La danse se présente dès lors tel un exutoire, où les codes ne sont pas encore arrivés à maturité. Le look est important mais pas encore primordial. On imite beaucoup avec les moyens du bord grâce aux Vhs, les médias étrangers et le peu d'informations récupérées à droite et à gauche, notamment les voyages d'amis aux Usa. Les paires portées sont surtout utilisées lors de la pratique du sport et les marques sont majoritairement européennes, et plus particulièrement allemandes. On remarque notamment l'omniprésence d'Adidas (modèles Americana sortie en 1971, Gazelle lancé en 1968, Superstar créé en 1969, Stan Smith créé en 1965, SI 72 ou encore Rod Laver créé en 1970 et sa jumelle Nastase...) et de Puma (modèles Suède créé en 1969, Clyde créé en 1973...). Mais la marque américaine Converse n'est pas en reste avec la présence du modèle mythique, la All-Star (créé en 1917). Les premiers groupes se forment, Paris City Breakers, Street Kidz, Aktuel Force... et avec eux leurs héros et leaders comme Solo (futur membre du groupe Assassin), Scalp, Joey et Shen (futurs membres du groupe NTM), Gabin (créateur d'Aktuel Force), Franck le Breaker Fou (Franck 2 Louise), Bouda...

En 1984, Sidney se voit proposer, par la chaîne de télévision TF1, l'animation d'une émission sur la culture hip-hop H.I.P. H.O.P., où la danse tient un rôle majeur ! Les invités prestigieux croisent en direct sur le plateau la jeune génération de danseurs survoltés de l'hexagone, plaçant petit à petit la « tennis » (dénomination donnée à l'époque) comme élément déterminant pour tout bon danseur qui se respecte. Émission après émission, les styles évoluent. La quatrième propose même une mythique leçon de sneakers et de style présentée par Solo et Sidney « Que la basket soit haute ou basse, le principal c'est que ton laçage soit suffisamment gros... Le hip-hop c'est pas une mode, il faut bien se dire ça ! Ok ? Alors on s'accroche comme ça, les frères et sœurs, et on se donne du style, d'abord dans le soulier. Right ! ». Les choses sont fixées : la sneakers occupera la même place qu'outre-Atlantique.



1985-1990

La chaussure se place au centre des préoccupations stylistiques et le look du bboy est à la mode. La personnalisation de sa basket (lacets, élastiques, dessins...) devient primordiale et en fait un accessoire à dimension presque artistique. Elle implique le danseur dans une globalité de représentation et d'appartenance à un mouvement, et encore plus fortement, à un « crew ». L'omniprésence d'Adidas est réelle. Aux Usa, le groupe Run DMC, habillé de la tête aux pieds par la marque allemande, impacte musicalement et stylistiquement la France. Le modèle Superstar (créé en 1969) devient vite un « must have » pour tout danseur hip-hop. La paire a une véritable identité que l'on distingue grâce à sa « toe box » en plastique, à l'avant. La possibilité de « marcher » sa paire avec un jogging complet à trois bandes rend le tout terriblement efficace, authentique et surtout inédit dans l'hexagone. Les Paris City Breakers en font leur accessoire fétiche, agrémentant leurs performances d'un total look Adidas. Effet démultiplié lors de la sortie, en 1986, du single du groupe Run DMC, « My Adidas », rendant la Superstar désormais indispensable pour tout « hip-hop addict » qui se respecte.



1990-2000

Le bboy look est toujours très présent et grandement influencé par des films américains comme « Beat Street 84 ». Visionné par quelques danseurs bien informés, le film est copié et passe de main en main, inspirant la tendance sneakers. Mais cette fois-ci c'est une autre marque qui ressort tout au long du film : Puma avec ses deux modèles fétiches, la Puma Suède et la Puma Clyde. Le groupe Aktuel Force, fondé à Paris en 1984 par Gabin Nuissier, leur donne une résonance avec des danseurs de référence tels que Karima, Karim Barouche, Ibrahim ou encore Fox qui arborent régulièrement ces modèles très légers et flexibles (semelle fine en gomme et upper en daim), lors de compétitions, freestyles mais également sur scène. La jeune firme Nike (créée en 1972), qui n'occupait jusqu'alors qu'une place minime dans la danse, va vite se rattraper... 1996, la fièvre du style Us brûle le bitume de la capitale française. L'enseigne Foot Locker a pignon sur rue depuis déjà plusieurs années. Des magazines comme « Mondial Basket » se développent et Canal+ diffuse, depuis 1991, l'intégralité des finales Nba en direct. C'est la grande époque des Chicago Bulls et de sa star incontestée : Michael Jordan. Les modèles de sneakers basket-ball sont légion aux pieds des sapeurs des grandes villes et arrivent également aux pieds des danseurs hip-hop. 1996, c'est aussi l'année de sortie de la Nike Air Jordan XI. Son design inédit en cuir vinyle vernis et sa shape semi-mid allie style et performance. Son renfort en plastique, à l'avant, permet aux danseurs hip-hop debout, de pratiquer les pointes sans soucis. Elle convient particulièrement au groupe Wanted Posse (créé en 1993 et vainqueur du BOTY 2001) qui commence à faire parler de lui. Le danseur Tijo Aimé en fait même l'une de ses baskets fétiches. D'autres paires basket-ball sont portées par de grands danseurs debouts tels que Fox (Aktuel Force/ The Family) qui était chaussé en Nike Air Max Penny « Orlando » (créé en 1995).



2000-2010

Dans les années 2000, les styles dans la danse hip-hop évoluent énormément en France, et notamment dans le bboying. Des danseurs comme Benji et son groupe Division Alpha brûlent les battles internationaux avec une danse technique et souple qui impacte le monde entier. Les paires qu'ils portent sont adaptées à leurs mouvements. Et Nike avec ses nombreuses innovations et sa nouvelle technologie Air, qui intègre une bulle d'air dans la semelle, s'implante définitivement. Les modèles dorés du système Air (Nike Air Max 1, Nike Air Max 90, Nike Air Huarache, Nike Air Presto...) sont très prisés et se retrouvent aux pieds de nombreux autres groupes tels que les Vagabonds Crew. En 2005, la danse debout reprend du galon en France, mise en avant notamment par l'un des plus importants battles au monde, le Juste Debout créé en 2002 par Bruce Ykanji. Lui-même chaussé depuis « toujours » en Adidas Rod Laver (photo ci-dessous). Implicitement le message passe.



2010-2016

Cette période sonne le retour aux fondamentaux avec la firme allemande Puma. Elle reprend son modèle iconique, la Puma Suède. La célèbre marque est partenaire du Red Bull Be One International 2014, du BOTY France 2015 puis enfin du Juste Debout 2013 et 2014. La Puma Suède parvient à reconquérir le cœur des bboys et bgirls avec des coloris devenus des classiques. Surfant sur ce retour, la marque développera également le modèle Trinomic qui convaincra tout autant les danseurs au sol, avec une semelle plus technique et davantage d'amorti, tout en respectant néanmoins le style de base de la Puma Suède. Le danseur Salah représentera même la marque au puma en soutenant le projet Puma The Quest, et le bboy Mounir du Vagabonds Crew gagnera le tant convoité Red Bull Be One International 2013, Puma aux pieds.





NICOLAS GUILLOTEAU, ALIAS DJ ONE UP, EST UN ACTIVISTE HIP-HOP DU GRAND OUEST, DEPUIS QU'IL A DÉBUTÉ PAR LE BREAK EN 1998. RAPIDEMENT, LE DJING DEVIENT SA DISCIPLINE FAVORITE. À PARTIR DE 2002, IL SE SPÉCIALISE EN TANT QUE DJ DE BATTLE DE BREAKDANCE. DEPUIS, IL A ÉCUMÉ LA MAJORITÉ DES BATTLES EN FRANCE. ET MÊME DE NOMBREUX AUTRES, À L'ÉTRANGER. ON LUI DOIT AUSSI DES CONFÉRENCES DANSÉES, DES WORKSHOPS DE DJING OU ENCORE DES COMPOSITIONS ORIGINALES POUR DES SPECTACLES DE DANSE. ACTUELLEMENT, IL COLLABORE AVEC JOE BONZA, UN TRIO DE MUSICIENS, AFIN DE PRODUIRE UN RÉPERTOIRE POUR UNE BATTLE DE BREAKDANCE. DJ ONE UP REVIENT SUR SON PARCOURS DÉJÀ RICHE.

Tu as débuté dans le hip-hop par la danse.
Pourquoi et à quelle époque ?

Oui j'ai débuté en effet par la danse, en 1998, avec le break. On s'entraînait à la Maison des 3 Quartiers, dans le centre-ville de Poitiers, ma ville d'origine. On avait pas mal d'horaires libres pour s'exprimer et on prenait des cours avec la compagnie S'poart de La Roche-sur-Yon. J'arrivais tout juste à Poitiers, à cette époque. Et ma sœur avait rencontré, au lycée, plusieurs personnes qui pratiquaient déjà. Ils nous ont invités à un concert de rappeurs locaux je me souviens, à l'espace Mendès France. Ce concert avait été annulé, et c'est là que tout a commencé. Avec Thibault, Dounia et Xavier, ils se reconnaissent. Trois de mes cousins, ma sœur et moi avons essayé nos premiers baby freezes, six steps et toprocks naturellement, sans trop se poser de questions. Avec juste un poste cassette qui balançait du son. On a passé plus de trois heures sans s'en rendre compte. Au delà de mon écoute du rap français et Us étant ado c'était, pour ma part, une première façon d'être vraiment connecté à la culture hip-hop. J'y ai goûté une fois et je n'ai plus jamais lâché l'affaire depuis.

Y avait-il déjà des battles de danse à Poitiers,
à cette époque ?

On avait la chance d'avoir un festival hip-hop, même dans notre petite ville de Poitiers. Il y avait pas mal d'artistes : Slave Farm, l'Inconscient en rap, Troubl', Atis & Elko aux platines, Seek au graffiti pour ne citer qu'eux. Cet événement se nommait « Hiphop N' CO ». Il était déjà organisé par Nico, le programmeur de « Hipopsession », aujourd'hui. On avait notre battle local avec les danseurs de la région. À Poitiers, on voyait déjà passer Wanted Posse, David Colas ou encore Storm... Faut imaginer pour nous, jeunes danseurs, c'était juste un rêve les yeux ouverts. On avait quand même accès à pas mal de choses dans notre petite maison de quartier.

Même aujourd'hui, Poitiers est discrète en
termes de culture hip-hop ?

Il y a encore pas mal de gens présents sur Poitiers, peut être peu visibles, mais ils sont là. Et comme je le dis souvent : les minorités n'ont pas toujours tort. Puis, chacun vit à son échelle sa pratique. Pas besoin de faire la une des journaux pour être bon et reconnu dans ce que l'on fait. Même si on a toujours l'impression que ça passe par là aujourd'hui. Il y a un pur disquaire, en passant, qui se nomme Plexus Records. Je vous invite à y passer. De son côté, le festival est toujours présent mais les personnes en place et à la tête de la programmation ne sont plus forcément des activistes de la culture hip-hop. Et cela ce ressent. Elles travaillent peu avec les locaux. Et la programmation est bien trop ouverte, presque à en perdre l'image d'un festival hip-hop. Je trouve ça bien de s'ouvrir à d'autres disciplines artistiques, comme le théâtre par exemple, mais de la à en perdre l'essence de notre culture, je trouve ça dommage. Je reste optimiste à ce sujet. Ça se bouge pas mal en dehors de ce festival. Et puis, comme toutes choses, ça changera un jour.

Pourquoi as-tu quitté Poitiers pour Nantes ?

Nantes, j'y venais déjà pour les disques, dès 2004 : l'incontournable Oneness Records, avec Pharoah et Abu. Une vraie mine d'or ce disquaire. Mon arrivée, en 2007, n'a aucun rapport avec la musique ou le travail. Je sortais de mes études à Tours et mon meilleur pote Florian revenait d'un trip en Australie... Il me questionne : « Ça te dit une coloc à Nantes ? » Et voilà comment je suis arrivé, sans trop me poser de questions. La ville m'aurait déjà avant d'y vivre. Je sentais qu'il y avait quelque chose qui bouillonnait artistiquement, ici.

Danses-tu encore ? As-tu participé à des
battles ou à des spectacles ?

Je danse toujours oui, pendant les soirées. Et ça m'arrive de rentrer dans les cyphers pendant les événements, quand l'envie me prend. Je n'ai pas la possibilité de vraiment pratiquer. La musique me prend tout mon temps. On participait aux battles proches de Poitiers, avec mon crew Otam, jusqu'en 2001.

As-tu arrêté la danse à cause du Djing ?

C'est vrai que le Djing a pris le pas sur la danse dès 2000. J'ai commencé à pratiquer avec deux de mes meilleurs potes et on a vite progressé ensemble. On passait des nuits blanches à scratcher, à regarder des vidéos, à trouver des sons. Et puis à s'entraîner pour bien comprendre ce que l'on faisait, c'était important pour nous. La transition s'est faite toute seule. J'avais trouvé le moyen d'expression qui me collait le plus. j'y passais un temps fou. Beaucoup plus que pour la danse !

Comment es-tu venu à mixer en battle en 2002 ?

Il y a avait pas mal de battles et d'entraînements qui s'organisaient à Poitiers dans différents lieux, des centre sociaux. Et il y avait peu de Djs spécialisés pour ça. Donc on m'appelait avec mon collectif, From Scratch. C'est comme ça que j'ai fait mes premières expériences en battle. J'ai appris beaucoup en faisant, en fait. Je cherchais déjà pas mal de disques hip-hop, ce qu'on appelle les bboys breaks sur des compiles. Au début et après, je me suis fait ma collection de disques. J'ai vite capté qu'il ne fallait pas jouer n'importe quel morceau en battle. Je me suis alors concentré là-dessus.

Quelles catégories préfères-tu animer ?

Le break et le toprock sont les disciplines pour lesquelles j'apprécie vraiment mixer. C'est lié à la recherche musicale que je fais depuis des années et aussi parce que j'ai un réel feeling avec cette danse. Ça ne m'empêche pas de kiffer les autres compétitions de danse. Mais bon nombre de Djs assurent aussi dans les autres disciplines. La musique est très spécifique à chaque style, on ne peut pas être partout.

Tu as animé des battles, bien sûr en France. Puis au Danemark, en Russie, en Espagne, en Italie, au Mexique, à Nyc... Existe-t-il des différences ?

Tout est différent, les lieux, l'ambiance, l'organisation, la manière de manger, la langue parlée et bien sûr les danseurs. Chaque événement a sa touche et c'est ce qui fait que ça te donne envie d'y retourner, ou non. Chaque événement est une expérience unique. De voyager c'est juste top, ça forge ton expérience. La diversité est sans limites. Le style des danseurs, dans chaque pays, est bien différent d'une ville à l'autre. Tu ne vois pas les mêmes mouvements ou pas exécutés de la même manière. Je suis surpris et je découvre à chaque voyage...

As-tu une anecdote ?

Au Mexique, je me pointe aux qualifications de l'événement et je me retrouve sans platines. Le deuxième Dj, un local, n'est pas venu, soit disant à cause d'une cuite à la tequila. Donc j'ai joué en mode Serato et iTunes pendant plus de trois heures. Il y avait plus de deux cents danseurs. Le matériel est arrivé trente minutes avant les finales, le soir... Une bonne galère !

Si je te parle de hype, ça t'évoque quoi ?

Ça m'évoque un style de danse des années 90.

Le break se danse sur une musique up-tempo de type James Brown. C'est un rituel, certes. Mais ne penses-tu pas qu'il devrait y avoir, en battle, une évolution de la sélection des Djs ?

C'est déjà le cas de pas mal de Djs français ou étrangers, et j'en fais partie. Ils essayent d'amener d'autres styles et créent leurs propres musiques. Des influences électroniques arrivent, depuis un certain nombre d'années. Comme pour toute nouveauté, ça prend du temps. Les morceaux de James Brown, ce qu'on appelle les classiques, restent importants pour moi aussi. La culture des Djs sur les battles est née avec ça. C'est une forme de respect et d'authenticité. La culture musicale ne dépend pas seulement de ce qui se fait aujourd'hui. Mais il faut savoir se créer son univers aussi, être à la page.

Tu semble avoir trouvé une alternative au break old school, en ajoutant de la bass musique, notamment sur « Catch Up », extrait de ton dernier disque « Catch the Unique Break ». Est-ce un parti pris ou est-ce l'apport de ton featuring Le Parasite ?

C'est les deux. Sur mon album j'avais envie qu'il y ait toutes les esthétiques musicales, y compris celles que l'on retrouve dans « Catch Up ». Ça me ressemble bien en fait. C'est pourquoi j'ai sollicité Le Parasite, très bonne collaboration. Et ce n'est pas fini. Tu peux retrouver ça aussi dans les mix-tapes que je fais, depuis 2010, en solo. J'aime bien mélanger les styles. J'écoute énormément de musique, pas seulement du hip-hop. Je collabore, depuis deux ans, à ce sujet sur une mix-tape avec Dj Freshhh. Elle se nomme « Catch Your Breaks Vol #2 ». Et on sort ça pour Hipopsession cette année, une nouvelle fois.

Sinon peux-tu nous présenter des titres classiques pour les danses hip-hop ?

Mon top pour le break, c'est :
Sapo et « Been Had »,
S.O.U.L et « Burning Spear »,
« The Beginning Of The End » par Funky Nassau,
Babe Ruth et « The Mexican »,
Greenwood Rhythm Coalition et son « Guajira '78 » et
The Putbacks & The Soul Surfers

“ De plus en plus de personnes sont curieuses. Je peux voir ça à la diversité des personnes, dans mes workshops de Dj.”



From Scratch atelier Dj.
Nantes., décembre 2015.

Tu as collaboré à La Conférence Dansée avec la compagnie E.Go. Peux-tu nous en parler ?

Mon intervention était basée sur ce projet, sur l'historique des musiques qui ont influencé les différents styles de danse. J'avais fait une recherche musicale adaptée aux propos des danseurs qui chorégraphiaient. Ça allait de la période de l'émission « Soul Train » en passant par le break, le popping, le locking, la hype... La conférence était aussi animée par de la vidéo. Puis le but à la fin de la conférence était de faire danser le public. Et je jouais toute la musique en live, aux platines. Belle expérience.

En 2015, tu étais sur scène avec la compagnie Turn Off The Light pour le spectacle Empreinte(s), sur une musique originale de Sandy Ralam-bondraïny. Que fais-tu sur scène ?

Je ne suis pas sur scène pour ce spectacle, je me trouve en régie. Ce spectacle mélange lightgraff, avec l'artiste Kaalam qui est le créateur de la compagnie, et le procédé photographique qui l'accompagne, danse lumière et musique. Mon travail principal a été de tout éditer et de découper les séquences en rapport avec le propos du spectacle. Pour le live, je suis accompagné de mon pad. La subtilité de ce spectacle, c'est que de nombreuses séquences sont synchronisées aux mouvements dansés, au lightgraff, à la lumière et à l'affichage des photos. Je suis là pour tout déclencher, au bon moment, et pour donner au spectacle une part de spontanéité.

Le scratch décompose la musique comme les phases de danse. Malgré le fait que le scratch soit partie intégrante du hip-hop, peu ou pas de shows mettent en synchronisation danse et scratch. Quel est ton point de vue ?

Pour ma part, le scratch reste encore très méconnu et peu s'aventurent à l'utiliser durant les spectacles, en effet. Dans la compagnie Turn Off The Light, sur notre premier spectacle avant Empreinte(s), on l'a utilisé. Mais ça reste marginal encore de le réaliser. Mon point de vue est que le scratch est compliqué à comprendre. Ça reste une discipline de geek où il faut y passer des heures avant de sortir le moindre combo. De plus en plus de personnes sont curieuses. Je peux voir ça à la diversité des personnes, dans mes workshops de Dj.

As-tu déjà composé une musique originale pour un spectacle de danse ?

Oui. La dernière en date, c'était pour la compagnie E.GO et leur spectacle « Magic Box ». Et aussi pour les Lady Rocks, collectif de danseuses parisiennes qui mettent en avant la discipline du toprock.

Culturellement, et notamment en hip-hop, la ville de Nantes est bien dynamique. J'ai déjà entendu l'appellation de Petit Paris à son propos. Qu'en dis-tu ?

C'est juste bouillant ici en termes de culture hip-hop. Tous les week-ends, tu as des concerts, des événements, des j sets. La ville est blindée de graffitis. Et sans parler de la programmation danse dans les théâtres. On fait parler de notre ville avec tous les acteurs présents parce qu'on se bouge le cul, tout simplement. On n'a pas froid aux yeux. Hipopsession fait forcément parler de nous, mais pas que. Les activistes, ici, ont la dalle : ça s'organise en silence, mais comme il le faut. Et puis on a des gars comme C2C, pas besoin de les présenter. Tout ça fait écho. On est bien soutenu par la Ville même si on en voudrait toujours plus. C'est une ville où c'est hyper collaboratif et ça ne se tire pas trop dans les pattes. À Paris, la programmation fait quand même bien rêver aussi.

Quelles sont les écoles de danse hip-hop à Nantes ?

Il y a une nouvelle génération à Nantes qui reprend le flambeau. Elle est représentée par Make a Move et 1.5, qui organisent pas mal de workshops ici. Pour le break, obligé de parler de KLP qui est le crew emblématique de notre ville. Les cours se font dans le quartier Bellevue, au centre socioculturel.

Je crois que ton père a une collection de vinyles conséquente. Quand as-tu acheté ton premier vinyle et en achètes-tu encore ?

J'avais en effet pas mal de disques à la maison. Pas mal de rock et de classiques comme Michael Jackson, Stevie Wonder... J'ai un original de De La Soul, "3 Feet High and Rising", qui vient d'un de mes oncles. Dès 2000, quand j'ai eu mes premières platines, j'ai acheté des disques. Et oui, j'en achète encore plein, malgré l'arrivée du vinyle time code. Les petites pépites musicales viennent toujours des vinyles, que ce soit pour le sampling ou les breaks. Je reviens tout fraîchement de Paris avec trente disques.

As-tu encore des nouvelles de Dj Troubl', depuis qu'il est une vedette sous un autre pseudo ?

Ça fait très longtemps que je n'ai pas eu de nouvelles mais, pour la petite histoire, il habitait à 800 mètres de chez mes parents. C'est pas mal du tout d'avoir une personne avec un level de malade dans sa ville et de pouvoir le côtoyer. Ça routine « Prefuse »... Pas de mots à ajouter.

Pour finir quel est le projet à venir avec de la danse qui t'excite le plus ? Et pourquoi ?

Je travaille avec un trio de musiciens qui se nomme Joe Bonza que j'ai rencontré il y a quatre ans maintenant, à Angoulême sur un événement organisé par Bboy Fever.

Le trio a quelque peu changé avec l'arrivée d'un guitariste au lieu d'un clavier. Mais le fond du projet reste le même. On travaille en résidence sur une nouvelle formule, depuis septembre, sur un Liveband/DJ pour les événements de breakdance. Le projet est de travailler à partir de samples et d'imaginer toute la composition autour de ça. Ma team de musicien déchire. Et ça faisait un petit moment que j'avais pas mal de morceaux composés aux machines. Et voilà, ça sort sous cette forme là, acoustique. Et c'est très bien. Affaire à suivre en 2016.





YAMAN OKUR EST UN PERSONNAGE ATYPIQUE DANS LE MILIEU DU BREAK DANCE, OU BBOYING. AUTODIDACTE, IL A FAIT DE SON HANDICAP UN STYLE UNIQUE. LORSQU'IL N'EST PAS EN TOURNÉE AVEC MADONNA, IL PARTICIPE EN TANT QUE DANSEUR OU CHORÉGRAPHE À DE NOMBREUX SPECTACLES. RÉCEMENT IL A AJOUTÉ À SON CV SA PREMIÈRE EXPOSITION DE PHOTOGRAPHIE, ET LA CHORÉGRAPHIE DU SPECTACLE MUSICAL LES 3 MOUSQUETAIRES. JAMAIS LOIN DU BITUME, IL RESTE FIDÈLE À L'ESPRIT DE BATTLE. RETOUR SUR DEUX DÉCENNIES, OU PRESQUE, DE DANSE.

Peux-tu nous parler de tes premiers pas dans la danse ?

J'ai commencé la danse en 1997 après avoir vu la cassette Vhs du film « Beat Street ». Mes premiers pas ont commencé à Cergy, dans la maison de quartier de ma cité, dans les petites salles puis, par la suite, à Châtelet, Place Carré.

Ton premier battle ?

À Bercy, en 1999 avec mon groupe, Wanted Posse.

Ton premier spectacle de danse ?

Mon premier spectacle c'était aussi à Paris. Il s'intitulait « La Vie Parisienne » d'Offenbach.

Il y a vingt ans il n'y avait pas d'Internet, peu de vidéos. Comment nourrissais-tu ta passion ?

C'était différent à l'époque. Si je voulais apprendre ou me nourrir, il fallait bouger. Et parfois bouger loin, jusqu'en Allemagne. À l'époque c'était le pays d'Europe le plus fort en termes de bboying ; donc fallait prendre le train. Bien sûr ça paraît à mort mais pas le choix, c'était l'aventure. L'impression d'aller au bout du monde.

As-tu fait un « pèlerinage » aux Usa ?

J'en ai fait plusieurs, en 2000 pour le Miami Pro Am puis à Los Angeles, pour le Freestyle Session. C'était la folie.

Quand et comment t'es venu ce style, ralentir tes phases et faire des combos en glissant ?

Ce style m'est venu parce que je ne pouvais pas, au début de ma carrière, utiliser les bases du bboying. J'avais des problèmes de genoux et les bases c'est beaucoup de flexions des genoux. Donc je ne pouvais pas. Alors j'ai commencé à chercher d'autres manières d'utiliser le sol en étant en accord avec ma morphologie. C'était mal vu au départ parce que je n'utilisais pas toutes les bases, mais c'était important pour moi de me démarquer dès le début.

En 2008 et 2013 tu as collaboré avec Madonna en tant que danseur et chorégraphe. Y a-t-il eu un échange ? Et travailler avec une vedette réputée pour être exigeante, t'a-t-il ouvert de nouveaux horizons ?

Travailler avec Madonna c'est d'abord apprendre. Elle a une culture artistique incroyable, du hip-hop à la pop en passant par la peinture, la sculpture, etc. J'ai beaucoup appris avec elle. Et j'ai rencontré les plus grands artistes. Je suis très vite devenu ami avec elle. Et avons partagé artistiquement beaucoup de choses. Elle a poussé aussi pour que je joue la comédie, chose que je fais aujourd'hui. Elle est exigeante à mort mais il faut ce qu'il faut pour bosser aux côtés d'une icône pareille.

Je te ressors un dossier. En 2011, lors de la finale de Circle Industry, l'ambiance face à Top9 est un peu tendue, même bouillante. Que s'est-il passé ?

Top9 ouais. En finale j'étais avec Lamine, un bboy de ma génération. J'ai fait un move avant d'être traité de copieur et ça m'a mis hors de moi. Si il y a bien un truc que je ne fais pas c'est reprendre les moves d'autres bboys. À l'époque on se tapait dessus pour ça. Alors j'ai commencé à leur dire, en plein passage, que quand j'ai commencé, ils se faisaient encore pipi dessus et qu'il fallait qu'ils se renseignent sur les moves fait bien avant, par les anciens. Mais en général je suis cool, faut pas me manquer de respect. À l'époque on n'hésitait pas à se rentrer dedans. Je viens de cette génération. C'est précieux les moves.

Le break se danse sur une musique up-tempo du type James Brown. C'est un rituel, certes. Mais ne penses-tu pas qu'il devrait y avoir, en battle, une évolution de la sélection des Djs ?

Ouais ! Certaines musiques pour breaker, je ne peux plus les entendre !! Carrément je ne pourrais même pas danser dessus, mais James Brown c'est toujours magique sa musique. Quoi qu'il arrive, il te fera swinguer d'une manière ou d'une autre. Après il y a certains Djs qui prennent des risques avec des beats fait par eux-mêmes, comme Dj Nobunaga. Il a des putains d'instrus. Quand il les joue tu as envie d'arracher le sol.

“À l'époque on n'hésitait pas à se rentrer dedans. Je viens de cette génération.”

Quelles sont les différences entre le break, le popping et le locking ?

Le break se danse essentiellement au sol, sur des beats up-tempo. Le popping c'est essentiellement debout avec beaucoup de contractions musculaires au niveau du corps, d'où le mot pop. Le locking ça se danse aussi debout mais c'est essentiellement des roulés de poignet (whist roll), du pointing (pointé du doigt) et des jeux de jambes funky.

À qui doit-on l'invention du break ?

Ahh, alors l'ancêtre du break c'est la capoeira. Les esclaves masquaient leurs combats sous forme de jeux et de danses. Beaucoup de mouvements de break viennent de là. Après, son vrai début au break, c'est dans le Bronx à NYC. La communauté portoricaine et les afros américains y sont pour beaucoup. C'est difficile de dater et de donner un nom mais le Rock Steady Crew et les New York City Breakers font partie des collectifs pionniers.

Il semblerait que le mot smurf soit une invention française, qu'en sais-tu ?

Le smurf si tu dis ça à un cainri, il va penser aux schtroumpfs. C'est une invention européenne mais alors d'où ça viens je ne sais pas. Mais ça se disait smurf pour le pop en France, avant que les ricains débarquent et qu'ils chamboulent tout.

Es-tu passé par la case JD school ?

Non je n'y suis pas passé. Je n'ai jamais pris un cours, mais j'ai assisté à sa naissance quand Bruce, le fondateur, écrivais - dans une loge d'un spectacle dans lequel nous dansions ensemble - sur une feuille à propos d'un battle qui allait s'appeler « Le Juste Debout ». Il trouvait qu'il n'y avait pas assez de battles de danse debout. C'était le cas à l'époque.olie.

Comment s'est passée la scénographie du clip « Drop Circle » de Loon ? La fin est étrange...

Sur le clip elle voulait absolument que je danse, j'ai accepté. C'était assez différent de ce que j'avais l'habitude de faire. C'est créatif. Et si c'est étrange, c'est que ça marque. J'ai trouvé ça barré et bien.

Comment est née la chorégraphie avec Emilie Capel sur la musique de Insightful ? Vient-elle des danses hip-hop ?

Emilie est ma femme. Elle partage ma vie depuis dix ans. Elle est passée par la case bgirl. Puis elle a dévié sur la danse moderne et contemporaine. Cette vidéo est inspirée d'une histoire vraie, celle d'un pote qui a perdu sa femme. Il lui avait jamais dit qu'il l'aimait. C'était une sorte d'hommage à son histoire. Je l'ai vu danser avec une personne imaginaire après la mort de sa femme. Pour moi c'est sûr, il dansait avec elle. Et le voir faire cela m'a inspiré cette vidéo. La musique d'Insightful s'y prêtait parfaitement. Cette petite mélancolie qu'il y a dans le morceau est une source d'inspiration. Depuis qu'Insighful a vu cette vidéo, il m'a contacté et nous sommes devenus potes. Et je reçois en exclu toutes ses nouveautés, c'est plutôt cool.

Depuis peu tu as une nouvelle passion, la photographie. Quel a été le déclic ? Est-ce que la photo t'apporte quelque chose de différent ?

Oui la photo c'est nouveau ! Après avoir fait du mouvement sur scène dans la vidéo, je me suis amusé avec mon smartphone à figer du mouvement toujours en rapport avec la gravité ou avec ma danse. Puis je me suis acheté un petit appareil sympa pour pouvoir faire des photos de meilleure qualité. Voilà : je ne me suis plus arrêté. J'avais, faut le dire, de bonnes inspirations, comme par exemple Little Shao (photographe réputé dans le milieu de la danse hip-hop, Ndlr), un putain de photographe. Et le street artiste JR que je connais aussi. La photo ça m'apporte tellement plus de possibilité, je peux utiliser la perspective et créer des visuels un peu ouf que je ne peux créer en danse, par exemple. C'est fou comment une image peut parler.

Tu sembles sans limites tant que l'art peut s'exprimer. Tu m'as dit que tu te considères avant tout comme un artiste plutôt qu'un danseur hip-hop. Pourquoi avoir participé à Incroyable Talent en 2010 ? Cette étape est-elle une aide pour devenir chorégraphe ?

Oui. Je me dis ni photographe, ni danseur. J'aime l'art en général et j'essaie de m'en servir. Avec la danse c'est sûr, je viens de là. Incroyable Talent, c'était un moyen pour moi de montrer mon univers à la France. Faut savoir que c'est eux qui sont venus me chercher. J'ai refusé pendant longtemps mais j'ai fini par craquer en me disant que peut-être je travaillerais beaucoup plus en France. À l'époque je travaillais sans cesse à l'étranger. C'est ce qui s'est passé. C'était juste un petit kiff. De la chorégraphie, j'en ai toujours fait avant. Ça m'a juste permis d'être reconnu un peu dans le pays.

Depuis 2010, tu enchaînes les projets en tant que chorégraphe. Tu présentes, à partir du 29 septembre 2016, les Trois Mousquetaires. Est-ce la première fois que le roman est adapté en spectacle de danse ? Ça va être un show 100% danse ou une comédie musicale ?

Oui beaucoup de chorégraphies, ici par là : Le Cirque du Soleil, pour Madonna, avec les sœurs Labèque (pianistes superstars, Ndlr) et là les 3 Mousquetaires. Oui, je crois que c'est la première fois, c'est un beau challenge. Ça sera une comédie musicale, oui. J'ai un casting super chaud avec de très bons danseurs, hip-hop et contemporains. Ça va être le feu...

Comment s'est passé le processus entre les musiques, le compositeur et toi ? S'agit-il de musiques actuelles originales ?

Les musiques, il y a plusieurs compositions de différents artistes. Ça s'est fait bien avant que les pros viennent me chercher pour la chorégraphie. C'est une grosse machine, ils sont prêts bien à l'avance. Ça sera pop électro en terme de production, c'est plutôt pas mal au niveau des instrus.

Comment ça se passe ? Le chorégraphe est-il en tournée avec la troupe ?

Non je ne serai pas en tournée avec eux. Quand le spectacle démarre, le show ne m'appartient plus. Il appartient aux artistes sur scène, mais je passerai les voir très souvent et veiller à ce que les chorés soient de qualité...

Didier Firmin AKA Tijo Aimé affirme que les danses hip-hop ont une touche et un savoir-faire à la française. Qu'en penses-tu ?

Didier a raison. La French Touch existe. Et ça dans toutes les formes d'art. En danse, en tout cas il y a une vraie identité à la française. C'est sûrement dû à la mixité de ses protagonistes. Et puis la France c'est la finesse, on est moins bourrin qu'ailleurs. Ça c'est sûr et certain.

As-tu encore le temps de danser avec Lamine ? Et dans des cercles de rue ?

J'ai le temps de danser, oui toujours. D'ailleurs je démarre une création avec mon groupe Freemindz, avec lequel on se produira le 31 mars, le 1er et 2 avril à La Villette. Lamine ouais, quand on se croise on échange toujours quelques moves en soirée. En cypher, en battle, ça dépend. Lui, d'ailleurs, fait de superbes vidéos. Checkez son Facebook : Kreate Lamine.

Et les battles, c'est encore d'actualité ?

Ouais toujours : tant que je peux bouger je battle. Le dernier en date, j'étais avec Junior. On a fini en finale contre les coréens Pocket et Issue. Ils sont dans le top 5, nous ça faisait des mois que l'on ne s'était pas entraîné. Mais l'expérience a payé. On a perdu en finale. Mais tout le monde a vu qu'on était toujours très vif.

Pour finir, ta meilleure danseuse est-elle toujours ta femme ?

Il y a une danseuse avec qui je travaille en ce moment qui s'appelle Maëlle Dufour, elle est très forte avec une superbe qualité de mouvement. J'aime bosser avec elle. Mais ma femme, c'est de loin la meilleure à mes yeux. Elle peut clairement tout faire : au sol, debout, accro, contemporain. Elle n'a pas de limites. Elle m'inspire beaucoup, c'est une grande créative et sa gestuelle est unique. C'est un vrai caméléon, je suis fan de tout ce qu'elle crée.

“ La France c'est la finesse, on est moins bourrin qu'ailleurs. Ça c'est sûr et certain.”



MO THIER LASSE INDRA NINJA

LE FEM QUEEN PERFORMANCE PUIS LE POSING PRATIQUÉS DANS UNE PRISON NEW-YORKAISE SONT LES ANCÊTRES DU VOGUING. ÉTROITEMENT LIÉE À LA MODE ET À L'ÉMANCIPATION DE LA COMMUNAUTÉ GAY NOIRE AMÉRICAINE, C'EST À PARTIR DES ANNÉES 70 QUE CETTE DISCIPLINE EST IDENTIFIÉE COMME UNE DANSE À PART ENTIÈRE. ASSIMILÉ AUX DANSES HIP-HOP, LE VOGUING SE PRATIQUE SUR DE LA HOUSE DANS LES CLUBS, ET DÉSORMAIS DANS LES ÉCOLES DE DANSE PARISIENNES. MÊME SI SES ADEPTES NE SONT PLUS EXCLUSIVEMENT NOIRS ET TRAVESTIS, SON ASPECT LIBÉRATEUR EST BEL ET BIEN TOUJOURS D'ACTUALITÉ. EN EUROPE, DES ÉVÉNEMENTS COMME VOGUING OUT À BERLIN, OU STREET STAR À STOCKHOLM, PERMETTENT DE FAIRE BRILLER CET ART. À PARIS, DEPUIS LES ANNÉES 2000, LES PREMIÈRES BALLROOMS ET BATTLES DU GENRE VOIENT LE JOUR GRÂCE À XAVIER ALIAS LASSEINDRA NINJA. ENTRETIEN AVEC LA MOTHER DU VOGUING À LA FRANÇAISE.

Tes premiers souvenirs de pas de danse ?

J'ai été initié à l'âge de trois ans à la danse. Ensuite j'ai arrêté puis j'ai repris l'éveil à la danse classique à l'âge de six ans. Après j'alternais avec d'autres sports comme le judo, le volley... Parfois je ne restais que trois mois dans un sport. Puis à douze ans, en 1995, je faisais encore de la danse classique et jazz. J'ai aussi fait de la gymnastique. Puis, en 2009, j'ai commencé à concourir dans les battles hip-hop. Il n'y avait pas de culture voguing à cette époque, ils mélangeaient deux danses qui n'ont rien à voir : le vogue et le waacking. Puis j'ai ramené la ballroom, la vogue femme et la culture des balls en Europe.

Justement, quelles sont les différences entre le voguing et le waacking ?

Première différence, le voguing vient de Nyc et le waacking d'Hollywood. Le voguing est issu de l'univers de la photo et de la mode. Le waacking est issu du milieu du cinéma, des films. Les gens font un amalgame parce que les deux danses viennent de la communauté gay noire et que les deux danses ont du posing. Mais le posing waacking est un posing de film, donc ça bouge encore. Alors que nous c'est posé. Autre différence, la musique : le waacking se danse sur du funk et du disco alors que le voguing c'est sur de la house.

Tu as découvert le voguing au début des années 2000 dans un club à Harlem. Étais-tu parti spécialement à Nyc pour parfaire ta culture du voguing ?

Pas du tout, c'est un concours de circonstances. J'ai découvert le voguing en 1998. Le Karaté Club à Harlem a fermé peu de temps après. J'y ai surtout découvert la communauté voguing.

Sous quelle impulsion as-tu développé des soirées à Paris ?

Ce ne sont pas des soirées à proprement parler, ce sont des balls. C'est l'univers de la compétition, c'est un concours. La toute première que j'ai faite, c'est en 2010.

C'était sur une ou deux heures. Tout au début, dans notre communauté, nous appelions cela des Kiki Function. Il y avait des catégories, des juges, nous venions nous amuser. C'est plus petit qu'un ball. Les toutes premières étaient à la Juste Debut School, à l'époque de Parin, où je donnais des cours réguliers le vendredi soir. Et une fois par mois, avec les élèves, je faisais un Kiki. Ça a commencé ainsi.

Quand as-tu rencontré Dj Nick V ? Je crois que tu intervien lors de ses soirées Mona ?

Je ne sais plus la date. Nous sommes devenus amis bien avant que Nick V ajoute du voguing à la Mona. Tout les dimanches, de 18 heures à minuit, j'allais aux soirées Dance Culture. Au départ c'était au Djoon, ensuite ils ont migré à la péniche Boer, puis sur une autre péniche. Je ne me rappelle plus du nom. C'était le rendez-vous des house danseurs. Exceptés my big sister Steffie Mizrahi et moi qui étions dans le voguing. Nick V fréquentait ces soirées et il m'a dit qu'il souhaitait faire quelque chose avec le voguing. La Mona existait déjà depuis bien longtemps et je l'ai aidé à mettre une battle de voguing en place. Il n'y avait rien ici à cette époque.

Quelles sont les différences entre tes soirées La Crème de la Crème et les soirées Mona ?

Ça n'a rien à voir. Nos soirées sont communautaires. Déjà au Mona ils font des petites dance class au début, vers 22 heures. Ensuite il y a des battles, même si il peut arriver qu'il y ait un trophée ou un prize money c'est comme un show off, nous venons nous amuser, faire une démonstration de ce que l'on fait. Et après ça part en soirée. Si tu n'es pas dans la communauté tu ne peux pas organiser une soirée voguing. Déjà il y a des statuts et des paramètres qui rentrent en compte. C'est différent dans nos événements : nous sommes toujours en compétition.

Peut-on dire que le voguing est étroitement lié à la culture club ?

Oui complément, c'est une danse de club. Nous sommes apprêtés comme lorsque tu vas en club.

Est-ce né dans la rue ?

La danse est née en prison, à Nyc. En prison, aux Usa, ce n'est pas le même système qu'ici. C'est communautaire, les noirs sont d'un côté et les blancs de l'autre. Ils donnaient des magazines de mode aux prisonniers pour faire ce qu'ils avaient à faire. Puis ils faisaient des concours où ils reprenaient les poses des magazines. Puis ensuite c'est sorti de prison et c'est devenu une danse en se calquant sur la musique.

Comment expliques-tu le lien entre la street dance et les danses hip-hop puisque les balbutiements du voguing datent des années 30, selon le titre du livre « Strike A Pose » ?

En fait quand ils disent balbutiements ce sont les prémices, les noirs, surtout les «traves», qui commençaient à imiter les gestes des riches blancs. Tommy Dee Murphy alias Dereck Ebony est l'historien de référence de la scène ballroom. Il y a aussi des trucs avec Greta Garbo. Le terme voguing est arrivé tard. Avant ils appelaient ça le posing. La plus vieille appellation est fem queen performance. Si j'écoute bien ma tante (rires) Chantal Regnault, elle va dire que le terme voguing est né pendant les années 70.

C'était à la même période que celle du début du Bboying ?

Complément c'est pour cela que ma danse ressemble, dans l'énergie, beaucoup au break dance. Ce sont deux danses noires, c'est la même communauté, les breakers et voguers pouvaient s'entraîner dans les mêmes endroits. Forcément il y avait des échanges. Toutes ses danses sont issues des ghettos, des gens qui n'avaient rien. Aujourd'hui ça c'est démocratisé.

En quoi la musique fait évoluer la danse ? Et en quoi la danse fait évoluer la musique ? Penses-tu que ça ne va que dans un seul sens ?

Pour moi ça va dans les deux sens.

Le voguing, depuis ses débuts, a évolué en trois courants : vogue old way, new way, vogue fem. Peux-tu nous éclairer ?

Avant tout cela, comme je l'ai dit, il y a eu au départ le fem queen performance puis le posing. Ensuite ça s'est décliné en old way que l'on voit dans le clip de Madonna et le film « Paris Is Burning ». C'était très ligne, très angle. À l'époque, les danseurs n'avaient pas accès aux cours de danse et quoi que ce soit. Ensuite les noirs ont eu accès aux cours de danse. Et avec la vague des latinos il y a eu le new way. Sa spécificité est la contorsion du corps. Puis il y a eu le vogue fem, c'est la même chose que le old way sauf que c'est complément à l'inverse. C'est à dire que la féminité est à son paroxysme. C'est le dépassement de la féminité. Les mouvements sont encore plus fluides. C'est pour cela que ça s'appelle vogue fem ou vogue femme. Il y a une influence française puisque ça a un rapport avec la mode. Depuis Louis XIV, la France compte dans le monde de la mode. Paris est la capitale du bon goût, du chic et du savoir vivre. Il faut savoir qu'il y a deux identités dans le vogue fem : le soft cunt et le dramatique. Le soft cunt c'est un gros mot en anglais mais dans notre jargon ce n'est pas un gros mot. Le soft est très doux, très très féminin. Le dramatique, ce que je pratique, c'est aussi féminin mais dans une énergie différente qui va rappeler l'énergie des b-boys. Par exemple, il y a la réaction du public qui hurle. Nous avons la même chose sauf sur le dernier mouvement, avec le doigt qui accompagne la personne au sol. L'énergie est donc beaucoup plus agressive parce que l'on danse à deux en même temps, alors qu'en battle hip-hop c'est l'un après l'autre. La musique qui a marqué le changement du new way au vogue fem est « The Ha Dance » des Masters At Work. Ils ont samplé la voix d'Eddie Murphy et de Dan Aykroyd dans le film « Un Fauteuil Pour Deux ». C'est la séquence devant une poubelle où ils font « Bouyaka bouyaka ha ». Tout les quatre temps il y a un crash qui marque le rythme. Ça a donné une autre dynamique, une autre cadence. C'est pour cela que les danseurs se retrouvent au sol.

Quel est le danseur de voguing considéré comme l'inventeur ?

Paris Dupree est l'inventeur de la danse, pas du nom. C'est lui que l'on voit dans le film « Paris Is Burning », lorsqu'il retire sa perruque... C'est Crystal Labelja qui est la pionnière de la scène. Elle a créé la première House en 1972 à Harlem. Il y a un reportage de Frank Simon sur elle : il s'intitule « The Queen » (1968).



Est-ce une mauvaise impression : sur la scène voguing parisienne, la communauté magrébine est peu présente par rapport au break ?

C'est vrai qu'il n'y en a pas beaucoup mais il y en a. À Paris ce n'est pas du tout comme à Nyc. Il y a des blancs, des chinois, des magrébins, il y a de tout.

Dans un pays fort conservateur comme la France, le voguing n'a-t-il pas plus de mal à exister qu'aux USA ?

Non parce que le racisme qu'il y avait là-bas, à l'époque, il vit aujourd'hui ici. Mais d'une autre manière. Ici nous sommes en retard. Nous sommes tellement habitués que ça devient presque normal pour nous, même si ça ne devrait pas l'être. Par exemple si tu veux louer un logement, même si la personne noire a plus de salaire qu'un blanc, elle ne l'aura pas... S'il n'y avait pas cela, le voguing n'aurait pas eu de sens.

Pour finir, online il y a la vidéo où tu étais en finale du Street Star Contest en 2013, à Stockholm (photo ci-dessus). L'ambiance était à son maximum. Outre que l'on ne comprend pas bien qui gagne, qu'est-ce qui a fait la différence entre ton adversaire et toi ?

C'est moi qui ai gagné mais je ne suis pas très démonstratif. La différence, comme le jury me l'a dit, c'est qu'on voit tout de suite l'expérience, comparée à l'autre. L'autre c'était son premier battle et elle arrive en finale. C'est une finlandaise qui s'appelle Ida « Inxi » Holmlund : c'est ma fille, c'est moi qui lui ai appris à danser. La performance n'est pas la même. Au début on fait un solo et c'est ma présentation qui a été diffusée partout dans le monde, repostée par Nicki Minaj, Beyoncé et reprise par des artistes. Certains ont fait des Gif animés avec mes images. En fait je ne voulais pas en rajouter comme c'est ma fille.

DIDIER AKA TIJO AIME



DÉJÀ INITIÉ À LA DANSE HIP-HOP IL Y A VINGT ANS, DIDIER FIRMIN PRENAIT ALORS SON PREMIER COURS DE HOUSE DANSE. DEPUIS IL EN A FAIT SA SPÉCIALITÉ. IL EST, TOUR À TOUR, PASSÉ DE DANSEUR À FORMATEUR, CHORÉGRAPHE ET ORGANISATEUR DE SOIRÉES. ÉGALEMENT CONNU EN TANT QUE DJ SOUS L'ALIAS TIJO AIME, IL EST L'UN DES PIONNIERS DE LA CULTURE HOUSE DANSE EN FRANCE. AUJOURD'HUI, DE NOMBREUSES COMPÉTITIONS DU GENRE SE DÉROULENT DANS LES BATTLES HIP-HOP MAIS ELLES SONT, AVANT TOUT, ISSUES DE LA CULTURE CLUBBING, À CHICAGO PUIS À NYC, DEPUIS LES ANNÉES 80. EXPLICATIONS !

Quand et grâce à quel événement as-tu débuté la danse ?

J'ai débuté la danse à la fin années 80 par le biais de mon grand frère qui était déjà dedans. Ça se passait dans le quartier, dans le centre social culturel. Une à deux fois par semaine on s'entraînait là. Des années plus tard, en 1996 avec le groupe Unité-J aux Rencontres de la Villette, ce fut le premier événement conséquent qui nous a permis de passer un cap. Il y avait tout le mouvement de Paris, tous les crews. C'était mon premier pas dans le milieu de la danse et j'avais dix-sept ans.

Pourquoi et combien de temps après as-tu eu le déclic afin de l'essayer au Djing ?

Ça s'est fait naturellement parce que je suis le dernier de la famille, j'ai deux grands frères. L'aîné était dans la danse et connaissait Dj Bronco. Mon frère Frédéric, le deuxième, était un producteur et Dj, un passionné de vinyles soul, funk, hip-hop. J'ai donc été bercé entre la danse et le Djing. J'imitais mon frère même si je dansais plus. Il y avait les platines à la maison. J'ai voulu faire des tapes hip-hop, puis en 1996 j'ai acheté mes premiers vinyles de house.

Quand as-tu découvert la danse house. Si je ne m'abuse, tu fais partie des premiers français à représenter et défendre cette danse en France ?

J'ai découvert la house dance au fur et à mesure, dans les clips américains de Mtv et autres chaînes. Milieu 90', concrètement en 1995, là j'ai commencé à voir de plus en plus de danseurs qui dansaient sur de la house. C'étaient les mêmes danseurs que je voyais danser dans les clips hip-hop et house mais de manière différente. J'étais attentif à tout ça, il y avait des émissions telles que The Grim. En 1996 je savais que cette danse existait. J'ai participé à un workshop avec Archie Burnett, à La Villette. Il m'a mis sur le chemin. Puis j'ai fait des rencontres de personnes qui étaient aussi passionnées que moi, comme Tamaki Toriyabe et Rabah Mahfoufi. Puis après, en 1998, avec ces danseurs nous avons décidé de partir à NYC pour nous informer encore plus sur cette culture. Nous avons rencontré des danseurs connus comme Brian Green et d'autres. Ensuite nous avons amené cela à Paris, et après en Europe.

Tu veux dire que Paris a été le lieu de passage pour la house dance avant le reste de l'Europe ?

Oui, clairement parce qu'en 96-97 nous étions un petit nombre de dix personnes à danser la house dance, nous nous connaissions tous. Ça s'est agrandi mais pas d'un coup. Jusqu'en 2000 nous n'étions qu'une dizaine ou quinzaine de personnes. C'étaient des danseurs hip-hop qui s'y sont intéressés. Comme je viens de te dire j'ai dansé, je danse toujours le hip-hop. Et après je me suis intéressé à la house. C'est un processus normal dans la danse de club. Ça s'est agrandi à l'Europe parce que nous sommes les premières personnes à amener les informations claires et à monter sur scène pour défendre cette danse qui a une forme assez spécifique de par ses jeux de jambes. Il y a eu beaucoup de critiques à cette époque... Après, en 2002, Bruce qui faisait partie de Ykanji, ma compagnie de danse, a fondé Le Juste Debout. C'est le premier événement qui a promu la danse debout et il a décidé d'inclure la catégorie house. Comme, à cette époque, il n'y a pas énormément de danseurs house il me demande de participer. Rabah et moi, Zoer, Eric, et d'autres danseurs on participe tous pour faire la catégorie house. Et, à partir de ce moment, ça fait effet boule de neige. L'événement commence à être populaire, deuxième édition, troisième édition, encore plus de monde, après on connaît le parcours et aujourd'hui on est à Bercy. En fait je l'explique comme cela : c'est l'époque de la démocratisation d'Internet donc l'information devient plus accessible à tous, donc les européens s'intéressent à cette forme de danse alors qu'il n'y avait des battles que pour les breakers. La house est accrochée au hip-hop, on arrive au bon moment, il y a une vraie promotion de cette danse. Et là, on commence à être invité, nous acteurs de cette discipline, à donner des cours dans toute l'Europe, dans les pays scandinaves et en Russie.

**“ C'est nouveau
il y a des b-boys qui
essayent de mettre
des pointes dans
leurs danses.”**

Mais aux États-Unis ça existait déjà, parles-nous des débuts ?

La house musique et la house dance sont nées à Chicago, ça on le sait. Après ça s'est aussi propagé à Nyc. Il y a un style de house à Chicago et à Nyc. Mais ça s'est réellement plus développé à Nyc. La forme de house dance telle qu'on la voit dans les battles, sur scène, ça vient de Nyc depuis la fin des années 80. Les origines viennent du disco, et de plusieurs formes de danse dont le lofting. Franky, Archie Burnett et Bravo ont vécu l'époque du Paradise Garage, du Loft. Ils sont les danseurs qui sont à l'origine de l'essence de cette danse. Que l'on appellera plus tard lofting, du club Loft, ce n'est pas un hasard. Après, au sein de la génération suivante...

Quelle est la singularité de la house dance par rapport à d'autres danses hip-hop ?

La house dance prend son essence dans ses jeux de jambes. Il y a des influences qui sont africaines, des claquettes, du woofing, au sol de la capoeira, du lindy-hop aussi. C'est vraiment toute l'histoire afro-américaine et latino qui est mise en avant dans cette manière de danser, le jazz aussi. C'est un mélange de toutes ces danses, et bien sûr du hip-hop. Quand je dis hip-hop c'est ce qu'on appelle, nous, la hype. Il faut comprendre que les danseurs hip-hop allaient dans les clubs house. Les danseurs hip-hop découvraient des steps (pas de danse, Ndlr) et ils les transformaient en version hip-hop. Et c'est vraiment cette génération qui est l'essence de cette danse telle qu'on la voit aujourd'hui. La house dance c'est un mot qui est venu dans les années 90. Avant cela, ça s'appelait clubbing, tout simplement.

Quand et pourquoi as-tu décidé de créer les soirées Atmosphère ?

J'avais une sorte de frustration et j'étais nostalgique de ce que j'avais pu voir dans les soirées Shelter, Dance Hall, Legends et autres à Nyc. Il y avait une communion entre tous les clubbers qui dansaient. Ils n'étaient pas tous des danseurs prodiges mais des clubbers qui vivaient, s'exprimaient, criaient, chantaient, dansaient... Ce truc festif je voulais le retrouver à Paris car il y avait l'essence, les danseurs et ça faisait un moment que l'on fréquentait les clubs, les soirées Respect au Queen, les soirées Légend au Rex Club de Dj Deep, en 1997. Nous étions un groupe de vingt, trente personnes et je me suis dit c'était le moment de développer ensemble ce genre de soirée propre à la France et à Paris, qui pourrait être notre style de vécu de club. J'y tiens, c'est pour cela que je continue aussi ce projet. Notre façon d'être, de ne pas être les mêmes qu'à Nyc. Socialement ce n'est pas la même chose. Nous ne pouvons pas faire une copie : nous sommes des français, des parisiens. Je pense que nous avons tous les ingrédients pour faire, que ça soit communautaire dans le fond, ou autrement. Sauf qu'il y a tout cet aspect de la danse et la France n'était pas prête. Il y a eu toute une éducation à faire.

Les français n'ont pas la culture de la danse en club. Nous sommes confrontés à cela. Aujourd'hui nous sommes en 2016, les gens comprennent mieux, ça se développe.

Justement, je pense que les cercles de danse dans une soirée c'est sympa. Mais ne trouves-tu pas que ça peut refroidir les danseurs non initiés qui deviennent plus spectateurs ?

Je suis tout à fait de cet avis. Bien sûr ça refroidit les non danseurs. Cette forme de cercle vient du hip-hop, nous n'allons pas faire l'origine du cercle car c'est plus ancien. La façon house de s'exprimer dans les clubs n'est pas nécessairement autour d'un cercle, il peut se faire, il se fera naturellement, mais il va vite se diluer. C'est une problématique car ça peut plomber une soirée parce que les non danseurs peuvent être impressionnés, avoir peur. Mais les personnes non danseurs sont, pour moi, tous des danseurs, à partir du moment où ils peuvent taper du pied le beat, un et deux. Il faut qu'ils se mettent en tête qu'ils doivent vivre à leur façon la musique sans être intimidés. C'est cela la culture house, vivre le club pour soi. Et en France nous sommes beaucoup dans le jugement. De l'autre côté les danseurs en profitent pour s'exposer, pour en faire trop aussi. Il y en a beaucoup, parce que nous héritons d'une époque où nous sommes autour d'un spectacle, des battles, donc nous sommes dans la performance. Les non danseurs le ressentent. Des deux côtés il y a quelque chose à régler.

Tu as déjà été invité en tant que Dj et danseur dans les soirées Mona de Nick V. En quoi ses soirées sont différentes des tiennes ?

Déjà le public n'est pas le même. Dans mon public de base, il y a plus d'initiés à la culture hip-hop et house. Le public de Mona est purement un public clubbing parisien qui s'ouvre à la danse et à la culture club house dans sa globalité, donc waacking, voguing et house dance. Pour mes soirées, c'est le contraire : le monde clubbing parisien est en minorité. Maintenant, dans la Mona, il y a beaucoup de danseurs qui viennent performer parce qu'il y a des moments pour performer. Ce qu'il a réussi à faire. Mélanger un peu plus les gens, c'est un objectif que nous avons en commun, nous en avons déjà discuté. Bien sûr la finalité c'est de mélanger tout le monde. C'est ce que j'arrive plus à faire lorsque j'invite des Djs américains mais je ne le fais pas tout le temps. Je suis plus dans truc Entertainment autour de la danse parce que j'ai une casquette de danseur. Il n'y a que Mona et Atmosphère qui savent faire ça.

Les street dance sont de plus en plus exposés, loin de la rue. Ne perdent-ils pas ainsi leur de leur essence ?

Non ils ne perdent pas leur essence. Comme tu le dis, ils sont exposés, mais ils viennent toujours de la rue. On sait bien qu'il n'y a pas beaucoup d'espace entre la rue et le club. Je pense que c'est une volonté de l'exposer dans d'autres lieux, sur scène.

Trouves-tu encore le temps de t'entraîner et arrives-tu encore à progresser en danse ?

Oui je m'entraîne différemment. C'est assez complexe, comme dans tout art. Pour la danse on a besoin de s'entraîner pour garder une forme physique. Tu as des moments où tu as envie de créer et d'autres pas. Il y a des artistes, ils sortent un album puis après, pendant deux ans, on les entend plus. On a aussi ces moments là en tant que danseur. Arrivé à une certaine maturité dans son art, il y a des moments où l'on est créatif et d'autre moins. On essaye de s'inspirer d'autre chose pour aller vers d'autres projets. Il y a des moments où l'on est sans, et d'autre où l'on est avec.

Aujourd'hui beaucoup de gens pensent que tout a été créé. Pouvons-nous imaginer que le hip-hop est l'ultime danse regroupant toutes les danses depuis le début ?

L'ultime danse c'est le hip-hop, ouais (rires). On peut le dire, oui bien sûr parce que déjà il y a beaucoup de disciplines dans la danse hip-hop. Et dans ces disciplines il y a des inspirations diverses qui sont latine, afro, jazz, de l'ordre du mime, de l'ordre de plein de choses. Même du classique, c'est nouveau il y a des b-boys qui essaient de mettre des pointes dans leurs danses. C'est une approche naturelle du hip-hop. Le hip-hop s'inspire de tout et de façon autodidacte. Les pointes que l'on verra dans la danse hip-hop ne seront pas les mêmes que celles pratiquées dans la danse classique.

Depuis le rock n'roll les danses se pratiquent seules, reflet d'une société individualiste. Penses-tu qu'il va y avoir un retour aux danses en couple ?

C'est là l'importance des danses de club. On ne reviendra pas à des danses de couple comme la salsa, le lindy-hop, le rock n' roll... En fait la danse hip-hop se danse en couple, c'est bête à dire mais elle se danse en couple d'une autre manière.

En face d'une meuf, oui quand tu vas à Nyc, ça danse comme ça. Dans les clubs on danse en couple. En se touchant comme pour le dancehall. Le hip-hop c'est très sensuel. Je répète, ici en France, on n'a pas la culture de la danse. Tu vas, pas plus loin que London, ça se danse comme ça. Il faut le comprendre.

Des morceaux qui ont retourné le cerveau ?

Il y en a beaucoup. Il y a des artistes que j'adore et que j'adorerai toujours comme Dego et Kaidi Tatham qui sont toujours là, en train de résister. Ils viennent de West London. Ils font ce que l'on appelle du broken beat ou new jazz. En hip-hop, en terme de prod, je suis resté (...) je ne veux pas dire old school... mais j'aime toute la Native Tongue. Jay Dee bien sûr. Et tous ceux qui s'inspirent de lui. Il y a Flying Lotus, Jdavey, Spacek qui sont un peu psyché. En house je suis globalement dans des approches deep, afro, assez soulful, très funk ou encore un peu psyché comme Seven Davis Jr. Après j'adore aussi la techno, les prods de Berlin ou de Détroit, plus dub comme Echospace, DeepChord. J'écoute beaucoup de musique. J'adore aussi le jazz, Robert Glasper. Je ressens cet aspect un peu contemporain qui mélange l'essence du hip-hop et de la soul. Il est lié à des rappeurs tels que Mos Def. Tous ces univers sont liés, c'est ce que j'écoute et ça permet de créer en danse.

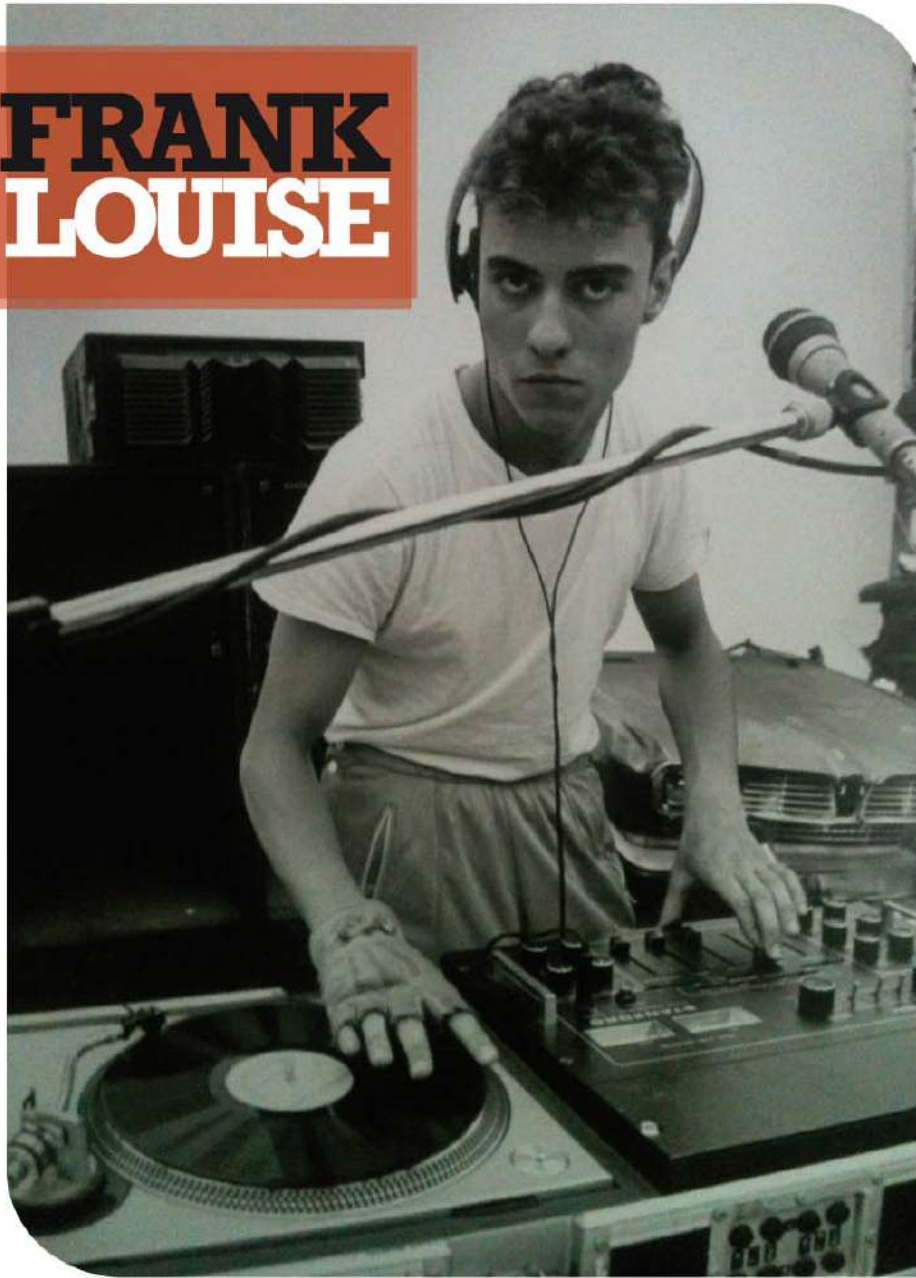
Pour finir quels sont tes projets pour 2016 ?

Continuer les soirées Atmosphère, des projets chorégraphiques personnels. Avec mon collectif O'Trip House, nous avons une conférence, deux heures, sur l'histoire de la house. Nous l'avons déjà fait mais on veut encore le jouer à Paris. Prochainement nous serons en Suisse et en Italie. C'est important. Maintenant ça fait déjà plus de vingt ans que nous sommes là avec cette danse. Nous avons une double casquette, hip-hop et house. Il faut que la France soit avertie et qu'elle prenne conscience de cette culture. Parce que mine de rien, même si ça vient de Chicago et Nyc, nous sommes en train de forger une particularité à la française.

“Les français n'ont pas la culture de la danse en club.”



FRANK 2 LOUISE



FRANK 2 LOUISE EST UN ACTEUR DE PREMIER PLAN DU DÉVELOPPEMENT DU MOUVEMENT HIP-HOP EN FRANCE. DEPUIS SA CONTRIBUTION À LA MYTHIQUE ÉMISSION TÉLÉVISÉE H.I.P. H.O.P., FRANK 2 LOUISE A ÉTÉ DJ, DANSEUR, CHORÉGRAPHE, COMPOSITEUR. MALGRÉ LE FAIT QU'IL SOIT UN ARTISTE DISCRET DANS LES MÉDIAS, IL A ACCEPTÉ DE REVENIR SUR SON HISTOIRE ET CELLE DE LA MUSICALITÉ DU MOUVEMENT.

Comment a commencé ton histoire avec le vinyle ?

J'ai été un des premiers scratcheurs avec Dee Nasty. Pour moi, et pour une poignée de personnes, le hip-hop a débuté fin 1982. Il y avait une première tournée européenne des fondateurs du hip-hop avec des Djs, rappeurs, danseurs et des Nyc breakers. Ces gars sont les inventeurs du scratch moderne, comme DST. Pour moi est apparu un monde nouveau, futuriste, moderne, avec l'apparition aussi des premières boîtes à rythmes, avec un son tout nouveau qu'on a appelé l'électro-funk. C'étaient des codes tout nouveaux aussi bien dans le graff, dans la manière de danser ou d'aborder la musique. Dès 14 ans, je traînais dans les boîtes l'après-midi. Je me suis mis très vite au scratch, chez moi, avec mes premières platines avant d'acheter de vraies platines dignes de ce nom, des MKII. J'avais bidouillé une table pour faire des cuts. J'ai pratiqué le mix tout de suite avec le scratch, qui était une nouvelle façon d'aborder le mix.

Avec quel style de musique tu scratchais ?

J'étais funk à la base, je scratchais avec des disques de funk et de rap, achetés à l'import dans les années 80. Les distributeurs français ont pressé des disques américains mais la différence était la qualité. Le pressage français était vraiment moins bon, le son était moins gros. À cette époque, la France n'était pas habitée par la musique afro-américaine comme nous l'étions, un petit noyau. Nous on était dans le gros son.

Où as-tu découvert ces disques ?

On allait les écouter dans des boîtes afro-antillaises, on allait écouter Sidney qui était Dj, bassiste, animateur radio, il a animé l'émission H.I.P. H.O.P. (sur TF1 en 1984, Ndlr). J'ai fait partie de l'aventure, j'ai mixé dans l'émission et j'ai formé les Paris City Breakers (PCB) avec Solo et Scalp dans la leçon de danse. J'étais dans le jury du battle. On a fait 42 émissions de quinze minutes. On invitait des Américains, des New-Yorkais, qu'ils soient rappeurs, graffeurs ou danseurs.

Comment es-tu devenu compositeur ?

Traversée du désert fin des années 80 : le hip-hop est tombé en désuétude dans les médias. L'effet de mode était passé. On était vu comme des ringards. Mais le virus était entré en nous et le hip-hop continuait d'exister dans les cités, les grands frères ont transmis aux petits frères. Le rap a commencé à s'affiner avec NTM, Assassin. On parlait de «crew», de «show», en boîte et dans la rue. Dans les années 90, il y a eu une renaissance de la danse hip-hop à travers les théâtres qui ouvraient leurs portes. Par exemple le Théâtre Contemporain de la Danse à Paris commençait à s'intéresser à la danse hip-hop. Dans les années 90, le hip-hop est passé de la rue à la scène, j'y ai participé beaucoup comme compositeur pour des spectacles de danse chorégraphiés par d'autres, par exemple pour la compagnie Aktuel Force dirigée par Gabin Nuissier. Les théâtres étaient intéressés par cette nouvelle forme de danse.

On a fait le passage de la danse de show à la danse écrite. Il y avait une écriture et l'utilisation d'un nouvel espace : un plateau rectangulaire noir plutôt qu'un cercle dans la rue ou en boîte. On a commencé à se rémunérer, on est devenu intermittents du spectacle, pour la plupart. On faisait un boulot à côté pendant longtemps. On le faisait par pure passion. C'était fabuleux de devenir professionnel dans les années 90, j'ai fait la musique pour plusieurs spectacles de la compagnie Kâfig de Mourad Merzouki, notamment celle de « Récital », qui a tourné plus de cinq cent fois, un vrai succès. J'ai aussi travaillé pour la compagnie Trafic de Style et pour plein d'autres compagnies.

Puis tu es revenu à la chorégraphie ?

Dans mon univers musical, j'avais besoin d'entendre les corps résonner. J'avais une vision très définie. La meilleure chose à faire était de chorégrapier moi-même pour voir ce que j'entendais par musicalité du mouvement. Mon spectacle « Drop It » a été produit par La Villette qui a organisé Les Rencontres Urbaines pendant une dizaine d'années. J'ai beaucoup tourné, j'ai fait de belles dates : Chaillor pendant une semaine, le Festival d'Avignon dans le in, une super reconnaissance. En affinant mon travail chorégraphique, j'ai voulu être au plus près de ce qui se jouait entre mouvement et musique. J'ai travaillé de 2003 à 2007 avec des capteurs de mouvement, j'ai créé des exosquelettes pour les placer sur les danseurs. J'étais compositeur et chorégraphe au même instant. Le mouvement allait déclencher un son, qui allait produire chez le danseur une réaction forte parce qu'il entendait le mouvement. À l'aide de capteurs sur le corps, des accéléromètres sur les poignets, des capteurs de flexion sur les coudes, les genoux, les pieds et des capteurs de contact sur les semelles de baskets, tous reliés à une interface musicale. Tout cela était traduit via l'ordinateur, qui associait des sons aux capteurs : le danseur inverse le processus habituel en provoquant la musique au lieu de danser sur. C'était l'effet Hall, le danseur, en entendant le son qu'il produisait, modifiait son mouvement pour entendre son corps. Ce qui m'intéressait était de travailler sur l'empreinte musicale du danseur, qui était conditionnée par son style habituel de musique. Et j'ai produit un spectacle « Connecting Souls » en 2004, qui est aussi le nom de ma page Facebook.

“ Pour moi, et pour une poignée de personnes, le hip-hop a débuté fin 1982. ”

Est-ce que tu as beaucoup voyagé ?

J'ai beaucoup voyagé avec ma compagnie et avec les autres pour lesquelles j'ai fait la musique. Le hip-hop a permis ce terrain de jeu mondial.

Qui t'invitait ?

C'est La Villette notamment qui m'a produit et distribué, en connexion avec un réseau de partenaires internationaux et aussi un organisme public de diffusion internationale. Beaucoup de compagnies hip-hop ont tourné aussi grâce à cela.

Il y avait donc déjà une reconnaissance du hip-hop ?

Il y a eu une intégration de la danse de rue sur scène. Tout le monde ne l'a pas réussie parce qu'il a fallu un emprunt des codes de la danse contemporaine pour pouvoir s'immiscer à l'intérieur de ces institutions. Pour être programmé, il a fallu être plus intelligible et adopter certains codes. Il y a ceux qui ont fait le pas et ceux qui ne l'ont pas fait, qui sont les gardiens d'un temple, de codes qui correspondent à la culture d'origine du hip-hop. Les compagnies qui représentent le hip-hop des origines sont programmées à des événements de type barle. Il commence à se former des événements autour de cette danse hip-hop pure, sans emprunter les codes de la danse contemporaine. Cette histoire avec la danse contemporaine, c'est typiquement français. À l'étranger il n'y a pas les aides, le régime de l'intermittence, ils sont encore plus en galère que nous. Cette histoire de danse contemporaine française a permis l'émergence et la structuration de compagnies de hip-hop subventionnées. Mais en même temps il y a eu un mélange des styles. Pour les puristes, cela pose un problème d'éthique et de style. Je comprends très bien ça.

Quelle est justement ta position par rapport à la création récente du diplôme d'État en danse hip-hop ?

Je suis très partagé justement parce que je comprends très bien la genèse du mouvement hip-hop, parce que je l'ai vécue dès le début : je suis autodidacte, j'ai appris comme beaucoup sur le tas. Et cette transmission à l'Africaine est unique. Ce qu'on pourra rendre de façon structurée et scolaire, on en retire l'essence. Je ne suis pas parano par rapport à la récupération par l'État. Mais je comprends très bien ce phénomène de repli par rapport à ça, ceux qui veulent être les gardiens d'un hip-hop pur, pour qui la transmission doit rester autodidacte pour garder une mémoire. Mais je comprends aussi ceux qui veulent structurer et transmettre à un autre public ces valeurs. Mais le processus va édulcorer l'essence du mouvement hip-hop. Le hip-hop doit déborder d'énergie. Pour le garder vivant, il ne faut pas qu'il soit transformé en musée. Donc je n'ai pas d'avis tranché là-dessus.

Quels sont tes projets actuels ?

Je continue à faire des compositions pour des compagnies de danse hip-hop. Je viens de terminer la musique pour le solo de Meech de France, un ex-danseur de ma compagnie, qui fait le tour du monde, qui essaie d'innover avec le ghost flow. Actuellement, Anthony Egga reprend « Les Forains » de Roland Petit, sur une musique composée par Henri Sauguet (1943). Je suis sur scène avec, dans la fosse, un orchestre de quarante musiciens, pour remixer la partie orchestrale et donner le change de façon électronique (29, 30 mai et 1er juin 2016 à l'Opéra de Limoges Ndlr). Beaucoup de musiques à l'image aussi : quelques longs-métrages. Et là je viens de terminer la musique pour un court-métrage d'animation, « Sous Tes Doigts », de Marie Christine Courtes, en lice pour les Césars. Pour la Biennale (de la danse) de Lyon, pour le défilé chorégraphié par Kadia Faraux, avec 180 amateurs dans plusieurs arrondissements de Lyon, je vais composer la musique pour des populations différentes.

Tu chorégraphies encore ?

Cela reste une envie mais il y a tellement de choses à faire en musique, c'est tellement large. L'ouverture à d'autres univers, c'est beaucoup de travail. Je préfère laisser aux chorégraphes la chorégraphie.

Que représente le disque vinyle pour toi aujourd'hui ?

Les vinyles sont chez moi, ils me suivent dans mes déménagements mais je n'en ai plus beaucoup, 500 ou 600. J'en ai donné, oublié. Les vinyles, quand on déménage, c'est difficile de les garder près de soi. Parfois je me fais une petite écoute, j'ai gardé une petite platine de 1984 en souvenir, une SL-MKII, avec laquelle j'étais parti en tournée en Afrique, avec Sidney. Pour moi le vinyle, c'est du souvenir. Je ne mixe plus, je fais de la composition musicale. Je suis l'actualité grâce à Internet mais je ne pratique plus. Je vais bientôt revoir Dj Dee Nasty à Marseille.

Ton mot de la fin ?

Jamais je n'aurai pensé que toute cette histoire du hip-hop dans la danse, la musique ou le graff devienne ce que c'est devenu. On était un microcosme au départ, sur Paris, on se comptait sur les doigts de la main. On a réécrit une nouvelle page esthétique, on a réussi à gagner notre vie avec de nouveaux métiers. Je suis sorti du cycle scolaire avec un avenir bouché. Quand le hip-hop est apparu, j'ai senti que j'avais un avenir. Beaucoup s'en sont sortis grâce au hip-hop. Quand je vois encore des mecs en train de mixer, de scratcher, même avec de nouvelles technologies... c'est incroyable, cette idée de remixer en live la musique d'un compositeur, c'est génial. Je suis encore, à cinquante ans, comme un jeune quand je vois des mecs faire des performances hallucinantes en danse, en mix, en beat box. C'est énorme.

“ Il y a eu une intégration de la danse de rue sur scène. Tout le monde ne l'a pas réussie...”



BEAT DANCE CONTEST BY VICELOW & ENOCK

LE BEATDANCE CONTEST EST NÉE DE LA VOLONTÉ DE VICELOW, EX-MEMBRE DU MYTHIQUE SAÏAN SUPA CREW, DE REGROUPER UNE COMPÉTITION DE DANSE ET DE BEATMAKING EN UN SEUL ÉVÉNEMENT. SUITE À SA RENCONTRE AVEC ENOCK, FONDATEUR DU BEATMAKER CONTEST EN 2007, ILS UNISSENT LEURS FORCES AFIN DE RÉUNIR, LE TEMPS D'UN SHOW UNIQUE, LA CRÈME DES DANSEURS ET DES BEATMAKERS HIPHOP FRANÇAIS. UNE PREMIÈRE MONDIALE QUI ENTAME SA CINQUIÈME ÉDITION EN MAI 2016. ENTRETIEN.

0000
0000

Comment est née votre passion du beatmaking ?

Enock : J'ai commencé le beatmaking en 93-94 avec David Sheer. C'était une discipline que je ne connaissais pas du tout. J'ai continué jusqu'en 2006 puis je me suis mis à la vidéo.

Vicelow : Ma passion du beatmaking n'a pas duré longtemps (rires). Après je rappe, donc ça va avec. En interne au groupe, à l'époque du Saïan Supa Crew, il y avait Dj Fun qui faisait les sons. Chacun des membres du groupe, de manière autodidacte, a tâté de la prod. J'ai essayé sur Atari avec Cubase. Je mets au même niveau le beatmaker et le rappeur, l'un ne va pas sans l'autre.

Comment est née votre passion pour la danse ?

Vicelow : Ma passion pour la danse est née en même temps, voire avant le rap. Ce sont mes grands frères qui me l'ont transmise. Ce n'est pas seulement H.L.P. H.O.P. avec Sidney même si ça a contribué. Il y a aussi le modern jazz. Puis l'époque de Michael Jackson, les années 90, l'envie de monter sur scène de danser, de rapper.

Enock : Pareil. Pendant les années 80 grâce à « Beat Street » et à l'influence de mes cousins. Puis en 1997-98, avec notre association 9.2 Styles, j'ai contribué à l'organisation de battles de danse.

Enock, comment et quand as-tu été influencé pour lancer le « Beatmakers Contest » ?

En fait il y avait Talent de Compo au Triptyque, à Paris, en 2005 qui n'a pas duré longtemps. Comme ça manquait en France, en 2007 j'ai lancé, à Colombes, la première édition du Beatmakers Contest. Puis au Usa il y a eu le Redbull Big Tune. Certes il avait des moyens mais ils ont été précurseurs dans la mise en scène pour présenter les beatmakers.

Comment l'idée de réunir une compétition de danse et de beatmaking est née ?

Vicelow : Dans la continuité, c'est le hasard des mondes parallèles du game (rires). Au Triptyque j'étais là en tant que spectateur. So Fly m'a emmené au Beatmakers Contest. J'ai vu l'évolution et plusieurs éditions à Colombes. Tismé, qui a participé à son événement, est un ami commun et dans une discussion j'ai évoqué mon concept de battles avec des beatmakers et des danseurs hip-hop. Et comme Enock avait déjà le concept et qu'il n'y a pas des milliards de beatmakers, je lui ai proposé de s'associer. En même temps le festival Paris Hip-Hop cherchait un concept original pour le festival, donc j'ai proposé l'idée.

Vicelow tu organises déjà un battle de danse ?

Oui j'organise une battle, on va dire un événement de danse, qui s'appelle I Love This Dance. Voilà, c'était pour faire un deuxième concept.

Tu l'organises seul, c'est ton idée ?

Vicelow : Ouais c'est mon idée, avec des gens de ma team et des bénévoles. Je le fait à La Cigale depuis pas mal d'années. La casquette d'organisateur je ne l'avais pas trop, je ne connaissais pas trop. J'ai appris sur le tas mais ça m'a motivé à aller dans l'événementiel, entre guillemets. Avant la Cigale j'ai commencé I Love This Dance au Comedy Club, après au théâtre de la Traversière puis après à La Cigale. Pour BeatDance Contest c'est différent car nous ne sommes pas producteurs, c'est dans le cadre du Paris Hip-Hop Festival.

Vicelow, ouvres-tu en encore le cahier magique ?

Oh putain, tu étais là ? Non je ne sais pas où il est, il est dans un carton.

Je te demande cela puisque j'ai l'impression que tu as eu un déclic avec la danse à ce moment là...

Vicelow : Oui, le déclic est à ce moment là, en 2008. Ça a commencé sur scène lorsque j'ai fait mon trip avec des potes danseurs pour la « Blue Tape ». Nous avons poussé le concept jusqu'au bout. Nous avons fait plusieurs dates.

Pouvez-vous nous expliquer comment le BeatDance Contest est cadré artistiquement ?

Enock : En fait ça a changé en quatre ans. On a cherché la bonne formule. Que ça soit sur scène ou pour l'aspect musical. Les beatmakers sont pré-sélectionnés. On impose six samples de série ou de dessin animé ou un thème, par exemple musique de film. Les beatmakers sont informés un mois avant pour travailler six prods. En fait les danseurs ne connaissent pas les sons, ce ne sont pas des équipes. Il y a une première écoute, c'est la battle de beatmakers, un versus un. Pendant ce temps les danseurs s'imprègnent du son. Puis le même instru est rejoué et les danseurs entrent en jeu. Puis ensuite chaque beatmaker balance un deuxième son pour chacun des danseurs afin qu'il y ait une réelle improvisation.

Vicelow : C'est l'élimination directe des danseurs et des beatmakers jusqu'à la troisième édition. Il y a des quarts, des demi et les finales.

Enock : Avant il y avait huit beatmakers. Mais pour la quatrième édition nous avons opté pour seulement quatre beatmakers avec autant de sons à travailler, parce que passer deux sons alors que tu es éliminé au premier tour et que le beatmaker en a travaillé six... Ça leur permet de passer leurs sons.

Vicelow : C'est un système de poules. À chaque tour ils gagnent un nombre de points. Pour les beatmakers, à la fin, les deux qui ont le plus de points se retrouvent en finale. Pour les danseurs, ça n'a pas changé : c'est l'élimination directe. C'est pour cela que nous disons deux battles en une car c'est autonome mais en même temps c'est lié.



N'est-ce pas dommage que les beatmakers ne composent pas les beats ou les séquences, par exemple au clavier en live ?

Enock : Non, c'est encore un autre délire. J'ai testé ça ! L'événement est réfléchi en globalité comme un show et non comme une battle. Puis tous les beatmakers travaillent avec des machines différentes, c'est compliqué techniquement. Le concept marche comme ça.

Vicelow : Puis ça élimine pas mal de beatmakers. Il y en a beaucoup qui ne savent pas faire. Il en a beaucoup qui sont super forts mais ils ne savent pas jouer en live.

Enock : Il y a très très peu de mecs qui savent bien faire du beatmaking en live.

Spontanément, que diriez-vous pour faire valoir la scène de beatmaking et de danse hip-hop à la française à ceux qui ne la connaissent pas ?

Enock : Il faut voir ce que tu veux dire à la française ? Surtout pour les danseurs. Maintenant ils font le tour du monde en tant que danseurs français mais pas à la française.

Vicelow : C'est plus une mentalité. Une identité. Les français nous sommes des casse-couilles. Et dans la danse cela se voit. C'est une vibe. La France c'est un peu les Etats-Unis de l'Europe. Par rapport à d'autres pays où c'est beaucoup moins mélangé, où il y a moins de vibes. Dans le côté négatif, en France, les danseurs ne sont pas studieux, ils sont je ne vais pas dire fainéants mais ce ne sont pas des bosseurs. Ils ne vont pas prendre de cours de danse, ils ne sont pas dans cette mentalité. Le problème c'est qu'à l'époque ça s'apprenait dans la rue. Et cela est resté dans la mentalité street. Je pense que dans d'autres pays, le hip-hop n'est pas venu de la même façon qu'en France. Ils ont appris de manière plus conventionnelle même si les pros, eux, ont peut-être commencés dans la rue. Les danseurs à l'étranger, de Russie, de Corée ou les japonais qui sortent de ces écoles ont un apprentissage plus martial, plus scolaire. Ils ont des adolescents qui sont super forts, tu vois qu'ils bossent. En France c'est plus inné.

Enock : Pour le beatmaking, que ce soit au sommaire des blogs ou des sites de hip-hop, c'est quasi-inexistant. Le beatmaker n'est pas reconnu en tant qu'artiste, en tant qu'individu. Tu ne peux pas le comparer au beatmaker cainri.

Vicelow : Je pense qu'il y a une touche à la française d'une certaine façon mais les courants ne viennent pas de chez nous, ça vient des Etats-Unis. Même en danse il y a un peu de cela, les mouvements viennent de là-bas.

Enock : Je connais plein de beatmakers qui ont leur touche malgré les influences qu'ils ont pu avoir. Les beatmakers ont évolué dans la façon de composer et d'orchestrer, ils sont moins dans la séquence. Oliver DrumDreamers est un bon exemple : tu ne vas plus savoir si c'est du sample ou si c'est de la composition. C'est comme pour la danse, les beatmakers français ou américains je crois qu'ils sont au même niveau désormais.

Dans une lettre de madame Françoise Cartron (question écrite n°10411 qui était déjà un appel au DNSP, publié dans le JO sénat du 13.02.14) il est écrit : « La créativité du hip-hop est aujourd'hui pleinement reconnue ». Êtes-vous d'accord ?

Enock : Ils parlent de la danse car pour eux le hip-hop c'est la danse. Ce n'est pas la culture hip-hop. Ils ne vont pas mettre le rap, le graff. D'ailleurs le graff c'est devenu le street art. Le beatmaking encore moins, le Djing je ne sais pas.

Vicelow : Peut être au niveau de certaines institutions. Dans la vie réelle je ne vois pas de reconnaissance spéciale. C'est plus populaire, plus utilisé. De toute façon le hip-hop est né avant nous et il sera encore là après nous. Par rapport au rap c'est la merde, c'est la musique numéro un des jeunes. Le hip-hop c'est un truc hybride qui s'adapte avec le temps. Nous, en interne, il y a des guerres. L'un dit que c'est hip-hop l'autre pas. Mais ce qui fait la particularité du hip-hop c'est le mélange et son côté bâtard. Il peut y avoir un hip-hop pop, un hip-hop variété, un hip-hop électro. C'est cela la force. Les gens préfèrent pointer du doigt les clichés : le danseur tourne sur la tête, le rap c'est Booba mais ils ne voient pas l'essence, l'énergie, le mélange, l'expansion. Notre événement n'est pas un événement de noir, de rebeu de banlieue, il y a des gens de 7 à 77 ans, c'est familial. Ça fait quelques terroristes en moins (rires), c'est déjà ça.

Avez-vous du temps pour vous occuper des vos projets respectifs, strictement personnels, qu'est-ce qui est en chantier ?

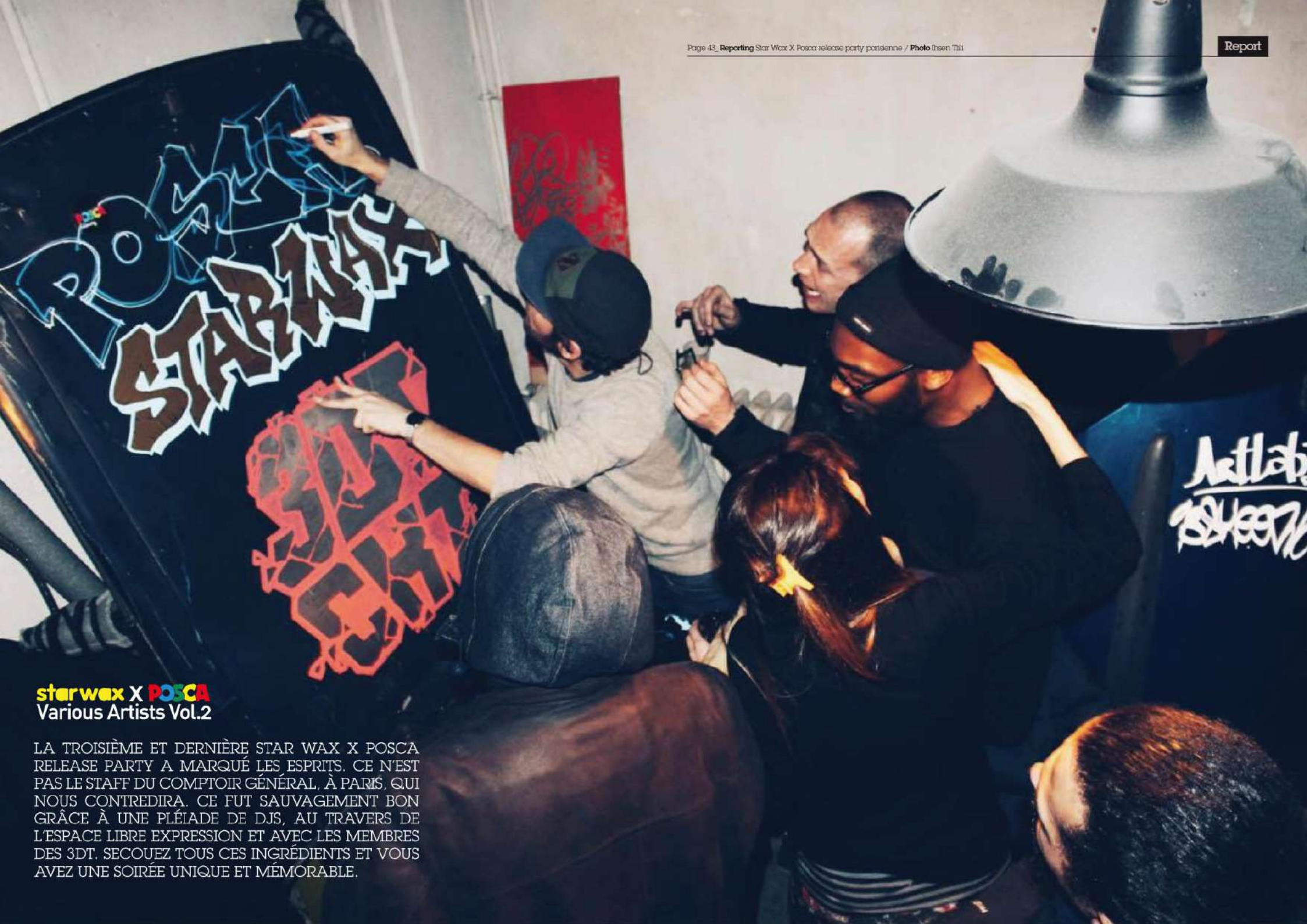
Vicelow : On trouve le temps mais des fois ce n'est pas simple. Ce qui nous a réunis c'est la passion. Le challenge c'est de mettre plus en avant le beatmaking et la danse que soit même. Pour être honnête c'est tout de même des sacrifices parce que ça prend du temps pour faire quelque chose qui tienne la route. Chaque année on se demande si ce n'est pas la dernière année, on ne sait pas si on renouvellera les événements parce que j'ai mes projets artistiques en cours, ça fait deux ans que je travaille sur mon album solo.

Enock : Oui j'ai le temps. Si je fais un projet dans la vidéo, c'est toujours lié. Je travaille souvent avec les gens que j'ai rencontrés dans mes événements. Je n'ai plus de projets personnels. Je travaille pour les autres et les événements me prennent beaucoup de temps. Même si parfois les gens pensent que c'est fait en deux secondes. La réflexion est : le faisons-nous pour deux semaines ou pour dix ans ?



“ Les français nous sommes des casse-couilles. Et dans la danse cela se voit.”

Vicelow



starwax X POSCA
Various Artists Vol.2

LA TROISIÈME ET DERNIÈRE STAR WAX X POSCA RELEASE PARTY A MARQUÉ LES ESPRITS. CE N'EST PAS LE STAFF DU COMPTOIR GÉNÉRAL, À PARIS, QUI NOUS CONTREDIRA. CE FUT SAUVAGEMENT BON GRÂCE À UNE PLÉIADE DE DJS, AU TRAVERS DE L'ESPACE LIBRE EXPRESSION ET AVEC LES MEMBRES DES 3DT. SECOUEZ TOUS CES INGRÉDIENTS ET VOUS AVEZ UNE SOIRÉE UNIQUE ET MÉMORABLE.

Big up Dj Vadim, Vaitea, Ugly Mac Beer,
Frankie Numi, Caterva, Dj Ness, 3DT,
le staff de Posca et du Comptoir Général



starwax X POSCA
Various Artists Vol.2

TOP 5
FUN
KY-J
TOP 5
FUN
KY-J
TOP 5
FUN
KY-J
TOP 5
FUN
KY-J
TOP 5
FUN
KY-J

**MARK
ROMSON
UPTOWN
SPECIAL**

X **PRESS YOUR SOUL**
Battle



Juge House dance
Mamson

Juge Popping Sally Sly

Juge Hip Hop
Alex

Juge B-Boying
B-Boy Lamine



Speakers
Vince & Mc Z

DJ YUGSON

N DJ YAYO

DJ MOFA

**BATTLE DE DANSE
HIP-HOP
DIMANCHE 3 AVRIL
À L'ESPACE 3000**
HYÈRES-LES-PALMIERS Parking L'ESPACE 3000 83400 HYÈRES

10€ En prévente uniquement à Citadium Grand Var / 15€ Sur place le jour- / Moins de 12 ans 5€ / Danseurs 10€
Price/Money: 200€/Vainqueur

Présélections des danseurs à 11h (Accompagnant danseur autorisé - Fermé au public)

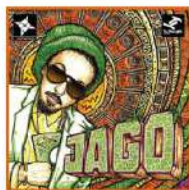
Workshop avec les juges le Samedi 2 Avril au studio XPRESS YOUR SOUL (La Farlede de 13h30 à 19h30)

Ouverture des portes au public à 14h

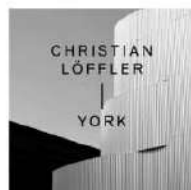
Une partie des bénéfices sera reversé à la fondation "Hip Hop 4 Hope"

f Battle Xpress Your soul 2016

Infos: 06.36.93.05.36 eMail: xpressvoursoul@gmail.com



Jago / Microphones & Sofas (Lp/Cd/Digital)



Christian Löffler / Löffler (Ep/Digital)

L'an dernier son Ep « York » nous avait bluffé. Le Dj et producteur Christian Löffler puise dans ses origines allemandes, situées au bord de la Baltique, pour distiller une deep techno très moody. Avec cette impression de braver les éléments ou de conquérir des espaces sauvages. Avec « Lost », Löffler semble avoir posé ses tongs à Ibiza. Alors attention quand je dis Ibiza, ce n'est pas de l'usine à fric. Ou du club à ciel ouvert de dance avariée qu'est devenue l'île. Non. J'évoque l'esprit originel du son baléarique. « Lost » possède ce côté Sueño avec ses accords de guitares acoustiques, ses nappes langoureuses, ses claviers virevoltants sur un kick pneumatique. Efficace et beau. « Lake People » livre un remix plus péchu et dansant. Autre joyau de ce vinyle, « Unknown » dans sa version remixée par Nuno Dos Santos. Une techno assez minimaliste au premier abord mais qui, dès la deuxième minute, prend son envol avec ses râles et son clavier new wave. Avant que des nappes élégiaques vous propulsent dans la stratosphère. Un sacré coup de cœur. Une aubaine pour tout set deep techno ou Detroit. (Dj Barney)



Nonkeen / The Gamble (Lp/Cd/Digital)

Nonkeen c'est d'abord une jolie histoire d'amitié. Depuis l'enfance, les trois membres de ce projet, Nils Frahm, Frederic Gmeiner et Sepp Singwald, bidouillent les sons, triturent les machines. Et le résultat est là. Pourtant les trois gars, âgés alors de quinze ans, furent marqués par un drame survenu lors d'un de leurs concerts. Deux personnes se sont fracassées sur la scène suite à la rupture d'un manège. On imagine bien que cela a jeté un froid... Ils furent, pendant dix ans, sans refaire de la musique ensemble. En 2007, ils reprennent plaisir à enregistrer et à composer en freestyle, comme une sorte de bœuf musical digne de la scène jazz. D'ailleurs, outre l'ambient, les dix titres de « The Gamble » prennent les codes du jazz progressif en utilisant uniquement une programmation électronique. Les morceaux qui composent cet album furent enregistrés entre 2007 et 2015 avec ces machines infernales : Sony TC-D5, Fostex 280, Tascam Portastudio 414MKII, Tascam 238 Syncaset, Marantz PMD222, Marantz PMD740, Nagra IV-S. Ça va en intéresser plus d'un de savoir cela. Deux morceaux comme « Chasing God Through Palmyra » et « For Voice » justifient, à eux deux, l'achat de cet album. Cela me fait penser à toute la vague scandinave du label Jazzland d'il y a quinze ans, avec Bugge Wesseltoft en chef de file. « The Gamble » est le premier album de Nonkeen. À découvrir absolument. (Dj Barney)

Anchorsong / Ceremonial (Lp/Cd/Digital)

Le tokyoïte Masaaki Yoshida alias Anchorsong est fasciné par les rythmes d'Afrique de l'Ouest, la palm wine music et le high life. « Ceremonial », son deuxième album, traduit cet engouement. La production électronique transcende les polyrythmies grâce à des pièces aussi intrigantes que réussies. C'est le cas de « Kajo », « Mother » ou « Butterflies », trois titres qui ne sont pas sans rappeler les expériences électriques d'un Francis Bebey et Tom Yorke, pour l'attitude. Ou bien encore le canevas du fabuleux projet Terry Riley's In C Mali. Pourtant les rapports exercés entre la musique et l'image ne doivent pas virer au contresens. Anchorsong n'est pas un peintre sonore comme on a pu l'entendre ici et là. Les travaux des tenants de la musique concrète relèvent d'une toute autre démarche. Le créateur nippon est avant tout un esthète. Il conjugue ainsi les influences culturelles mondiales à un minimalisme imparable. Les silences sont synonymes d'espace. Et les tempos hypnotiques cimentent les onze miniatures. Une démarche significative avec « Oriental Suite » et ses boucles éthérées ; sur « Monsoon » et ses accents mystiques ; ou bien encore grâce à « Eve », le titre d'ouverture et sa ligne désincarnée. (Vincent Caffiaux)

TANGERINE

DISQUAIRE

Vinyles - CD's - Collectors

20, rue des Trois Mages

13006 Marseille

04 91 37 88 53

06 17 08 49 59



PASSION VINYLE, CD & K7.
NEUF & OCCASION.
TOUS STYLES ET TOUTES ÉPOQUES:

ELECTRO / AMBIANT EXPÉ /
JAZZ / SOUL FUNK DISCO /
REGGAE DUB ROOTS /
MUSIQUES DU MONDE /
HIP HOP / RARE GROOVE /
INDIE POP / CLASSIC ROCK /
FOLK / PSYCHÉ / GARAGE /
MUSIQUES DE FILMS /

PLATINES & CASQUES.
ACCESSOIRES VINYLE.
LIVRES & REVUES. DVD.
SÉRIGRAPHIES.
CRÉATIONS DE CHICAMANCHA.
SHOWCASES. EXPOSITIONS.
BISOUS.

LA FABRIQUE BALADES SONORES / 1 & 3 avenue Trudaine 75009 PARIS
du lundi au samedi de 11h à 20h / métro Anvers - Barbès - Cadet
info@baladessonores.com / 01 83 87 94 87 / baladessonores.com / chicamancha.com



Dj Emii

Top 5 nouveautés

- Bryson Tiller "Don't (J-Louis)"
- Travis Scott "Drunk"
- Dimillio "1500 Bars"
- Audio Push "Inside the Vibe"
- Skate feat Derek Luh "Rolling"

Top 5 oldies

- Nate Dogg "Music and Me"
- Missy Elliott "Lick Shots"
- D-Tain "You're The One For Me"
- Aaliyah "Rock The Boat"
- Slum Village "Tainted"

Danseur et danseuse favoris

Brian Green et Antoinette Gomis

Ton Dj préféré

Manoo Kossi de Lyon, c'est lui qui m'a inspiré en général dans la musique

Le lieu incontournable à Lyon

L'Ambassade, petit club house underground

Batûle favori

Summer Dance Forever à Amsterdam

Une verre de

Jus de carotte ou Montbazillac

House ou rap musique

Les deux, j'ai mes périodes

Magazine papier ou Web

Webzine

Site web musicale favori

www.mzhiphop.com

Pour te chauffer, une paire de

Vans

Sans musique, la vie serait...

Platonique

Si tu n'étais pas Dj quel job

aimerais-tu faire
Toujours dans l'artistique, designer d'espace



Nick V.

Top 5 nouveautés

- Anderson Paak "Am I Wrong"
- Timothée Milton "Rue 32"
- Hugo LX "It's About That Time"
- Florian Pellissier Quintet "The Hipster"
- Soichi Terada "Low Tension"

Top 5 oldies

- 808 State "Pacific 202"
- Stephanie Mills & Teddy Pendergrass "Two Hearts"
- Anita Baker "Rapture"
- Patrice Rushen "Patrice"
- Alison Limerick "Where Love Lives" (Cut To The Bone Mix).

Première approche des platines

1993

Top 3 danseurs ou danseuses

Didier Firmin, Alex Mugler et Antoinette Gomis

Un Dj qui te fait toujours halluciner

Laurent Garnier

Disquaire favori

The Record and Tape Exchange

Pour te chauffer, une paire de

Rod Laver / Clarks Desert Boots

Magazine papier ou webzine

Papier

Sans musique, la vie serait...

pas forcément ennuyeuse

Site web musical préféré

www.22tracks.com

7 ou 12 inch

12 inch

Si tu n'étais pas Dj quel job

aimerais-tu faire
Jardinier



Dj L.Atipik

Top 5 nouveautés

- Sorg & Napoleon Maddox "Security"
- Clozée "Red Forest"
- Beneficence feat. Inspectah Deck & Dj Rob Swift "Digital Warfare"
- Yungen "Comfy"
- Dakat "Stolen Kiss" (ce n'est pas vraiment une news mais un coup de coeur 2015)

Top 5 oldies

- Minnie Riperton "Les Fleurs"
- Nina Simone "Baltimore"
- Honey Cone "Sunday Morning People"
- James Brown "Down And Out In Nyc"
- Freda Payne "Suddenly It's Yesterday"

Première approche des platines

2006

Ton premier vinyle acheté

Michael Jackson "Bad" quand j'avais 10 ans

Mixer préféré

Traktor Z2

Quatre mots pour décrire le

spectacle « La Voix est Libre »
Féminin, blues, mouvement et poétique

La qualité essentielle pour être Dj

Perseverant

Ton Dj féminin préférée

Dj Short-E

Ton Dj masculin favori

Kid Koala

Le lieu incontournable à Nantes

Trentemoult

Sans musique, la vie serait...

Bruyante

Si tu n'étais pas Dj quel job

aimerais-tu faire
Astronaute

20 YEARS OF REAL MUSIC FOR REAL PEOPLE

WWW.BBEMUSIC.COM
#BBE20

RENNES

**Smif N Wessun - Buckshot
Asher Roth - Nottz - Free the Robots
DJ Evil Dee - Cuthead - Ivan Ave - Juju Rogers
Bluestaeb - Pseudo Slang - Saga - Denmark Vessey
Pumpkin & Vin's Da Cuero - Lexis - Matthew Law - J-zen**

Du 29 mars au 3 avril
www.dooinit-festival.com

rennes
VIVRE EN INTELLIGENCE



DanseAujourd'hui.fr

Le site de référence des spectacles de danse

Découvrir et suivre ses chorégraphes favoris
Réserver ses places sur un seul site
Bénéficier des avantages d'un réseau.

